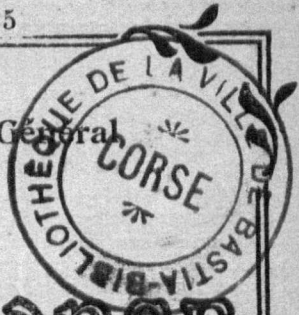


SIKIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

CLAVEL (Auguste).....	<i>Les Tours Génoises de la Corse d'après J. de Fréminville..</i>	33
ORDIONI (Léon).....	<i>Lettre de Buonaparte à Matteo Bultafuoco.....</i>	40
FRANCESCHINI (Emile)...	<i>La Corse de 1768 à 1789, par L. Villat (I).....</i>	45
MORATI-GENTILE (F. de).	<i>Souvenirs inédits de la vraie Colomba (posthume).....</i>	52
POLI (Xavier).....	<i>Les Cousins de l'Empereur (Les Tirailleurs Corses) (III fin).</i>	54
CHUQUET (Arthur).....	<i>Documents historiques concernant la Corse en 1815 et 1816 (III).....</i>	60
SANTONI (François).....	<i>L'Annu Corsu de 1925</i>	62

LA CORSE MODERNE. — *La Corse économique : son passé, sa détresse, ses richesses naturelles, ses aspirations, par Or' ZALLA.* — *Nouvelles bibliographiques : L'agenda P. L. M. pour 1925.* — *Sœur d'amour par PERETTI (Régulus). Almanaccu di A MUVRA. « L'Artigiano ».* — *L'Art Musical en Corse : Trois mélodies de l'île de Corse. Questions Corses et réponses.....* pages 17 à 24

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Les régions touristiques de la Corse par L. VILLAT : La région du Centre, Excursions (II fin).* — *Souvenirs de Corse : Bonifacio en Semaine Sainte (I) par P. CHAUVET.* — *Du Niolo aux Calanches de Piana (La Spelunca, le golfe de Porto) par Renée HUMBERT-GLEY.....* pages 25 à 32.

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS :

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte, et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

La *Revue historique et littéraire*, dont la sixième année atteste la persévérance, augmentée de ses publications annexes : *La Corse moderne et économique*, et *La Corse touristique et pittoresque*, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font, avec ses trois *Revues* distinctes, une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé ancien et récent, comme la situation présente et future de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 15 fr. ; le numéro : 2 fr. 50 ; Etr. 3 fr.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la première année avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. Etr. 7 fr.

Livraisons de la 2^e année avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. Etr. 8 fr.

Livraisons de la 3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année avec les tables..... 10 fr. Etr. 15 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211,44, par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la Société des Sciences. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.
ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annu Corsu*.
BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
CHUQUET (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.
CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).
COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.
ENLART (Camille), Directeur du Musée de Sculpture comparée du Trocadéro ; Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.
FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
FRANCESCHINI (Emile), auteur d'études historiques sur la Corse.
R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
NATALI (J. B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.
PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne.
PICCIONI (Camille), Ministre plénipotentiaire, auteur d'études hist. sur la Corse.
SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.
SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
SERGEANT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.
VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Docteur ès-lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

PREMIÈRE ANNÉE



REVUE de la CORSE

HISTORIQUE

Littéraire et Bibliographique.



ÉTUDES CRITIQUES DES OUVRAGES
anciens et modernes, français et étrangers,
concernant la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

AMBROSI - R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ;
Conservateur des antiquités de la Corse.

BRIET (Lucien), Homme de lettres, explorateur ; Secrétaire
général adjoint de la Société de Spéléologie.

COLONNA DE CESARI ROCCA, Homme de lettres ; Historio-
graphe de la Corse.

COURTILLIER (Gaston), Agrégé des lettres de l'Université ;
Auteur d'ouvrages sur la Corse.

GRAZIANI (Paul), Élève diplômé de l'Ecole des Chartes ; Archi-
viste départemental de la Corse.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Auteur
d'ouvrages sur la Corse.

AUX CORSES, AUX AMIS DE LA CORSE,

Cette publication dont l'idée absolument nouvelle a recueilli, malgré les années bouleversées, de précieux encouragements, aura certainement, pour tous les Corses, un intérêt que ne manqueront pas de reconnaître ceux qui en suivront, avec quelque attention, la marche et le développement.

Forcément modeste en ses débuts, en raison surtout de l'augmentation considérable des frais d'impression, elle n'en sera pas moins variée et, grâce à la haute valeur de ses collaborateurs, attrayante par ses commentaires et controverses de tous les ouvrages anciens et modernes qui se sont occupés ou s'occuperont de la Corse. Toutefois son domaine n'étant pas limité, pas plus que le nombre de ses pages, il lui sera toujours permis de traiter toutes les intéressantes questions corses qui auront fait l'objet des études de ses rédacteurs.

Elle s'adresse non seulement aux *intellectuels*, dont l'île a toujours compté un très grand nombre, mais à *tous les Corses* épars sur les divers continents, qui cultivent avec fidélité les souvenirs de leur petite patrie lointaine.

Ils se plairont à revoir et à étudier, sous des développements nouveaux, la littérature captivante et l'histoire parfois confuse de leur pays. Ils prendront certainement goût aux études critiques que publiera la *Revue* sur les écrivains qui en ont retracé les évolutions et dont elle appréciera, comparera ou discutera les témoignages en toute indépendance. Ils aimeront aussi à connaître les auteurs modernes dont elle pourra contester librement l'érudition ou les opinions personnelles ; chaque article, d'ailleurs, n'engageant que son auteur.

La publication nouvelle espère obtenir également les adhésions d'un grand nombre de continentaux, et même d'étrangers, qui se sont intéressés à l'île de Beauté et dont l'*Indicateur de la Corse* a recueilli, depuis de longues années, les témoignages de sympathie.

Nous convions tous ceux qui se sont livrés à l'étude attrayante des textes historiques et de la littérature Corses à contribuer au développement et à la documentation de cette œuvre en nous apportant, sous leur propre responsabilité, le concours de leur connaissance approfondie des ouvrages et quelquefois de la personnalité littéraire des auteurs anciens qui ont écrit sur la Corse.

Nous convions aussi les amateurs de ces études — et c'est là un des buts entièrement nouveaux de cette *Revue* — à ne pas négliger l'intérêt offert par le livre lui-même et son importance bibliographique. Les livres sur la Corse, anciens et rares, sont dignes en tous points de retenir spécialement l'attention des connaisseurs; n'a-t-on pas écrit, avec de bonnes raisons, que « la bibliographie est l'antichambre de la science »?

Il était souhaitable qu'une *Revue* spéciale pût en inspirer ou généraliser le goût, augmentant ainsi le nombre des connaisseurs avertis, et offrir à ceux qui le désireraient un centre commun de recherches et d'études qui n'avait pas encore existé.

D'ailleurs, le relèvement économique de la Corse exigera une connaissance entière du pays et des efforts déjà tentés, par conséquent des écrivains qui s'en sont occupés. Ainsi la *Revue*, par ses études des auteurs corses, s'adresse encore aux dirigeants, aux hommes de la politique et des affaires.

Toutefois les commentaires sur les ouvrages retraçant les mœurs anciennes et les événements historiques ou économiques de l'île ne formeraient qu'un programme incomplet si une large place n'était réservée aux publications nouvelles.

L'idée primitive de la *Revue* était même de s'y consacrer plus particulièrement pour en faire, en faveur de la Corse, un organe de propagande, ayant cette originalité commune avec l'*Indicateur* dont elle est issue, de n'être soutenue par aucune subvention.

Elle nous fut suggérée par les fréquentes demandes de personnes venant à nos bureaux, avant la guerre, en quête de renseignements sur la Corse, pour savoir quels ouvrages elles pourraient consulter afin de connaître, plus complètement que par les guides, l'histoire et la nature d'un pays qui, depuis quelques années, a beaucoup retenu l'attention et la curiosité publiques.

Indépendamment des très nombreux travaux historiques, économiques et descriptifs qui ont été publiés sur la Corse pendant les années qui ont précédé et surtout suivi son annexion à la France, il s'est produit, dans la période antérieure à la guerre allemande, autour de l'île trop peu connue, un mouvement littéraire qui s'est révélé non seulement par d'innombrables articles de journaux, mais par l'apparition, tant en province qu'à Paris, d'ouvrages nouveaux d'un incontestable intérêt dont la recherche est parfois difficile quand on les connaît... à plus forte raison quand on les ignore.

La périodicité de la *Revue* lui permettra de tenir ses lecteurs au courant de toutes ces nouveautés, même de celles paraissant en pays étrangers.

Projetée avant la guerre, les années terribles que nous venons de traverser n'en ont pas fait sombrer l'idée; au contraire, elle a poursuivi son chemin en recueillant, jusque sur le front des armées, de précieuses sympathies qui lui ont assuré des concours pleins d'espérances.

Des personnalités éminentes, des écrivains dont les œuvres ont justifié les hauts grades universitaires, des auteurs d'ouvrages remarquables sur la Corse, dont nous mentionnons seulement quelques noms, ont bien voulu promettre à la *Revue de la Corse* une collaboration assidue qui l'a engagée à étendre son programme primitif et lui assure une haute tenue littéraire en même temps qu'un intérêt qui ne faiblira pas.

Nous espérons que ce nouvel organe Corse sera apprécié et encouragé par un bon nombre des enfants et des amis de la Corse. Ils reconnaîtront le désintéressement de son but et de ses efforts pour faire mieux connaître et mettre plus en lumière notre noble, vaillant et magnifique département insulaire.

*Aux abonnés de "l'Indicateur de la Corse",
Aux lecteurs de cette notice,*

Les premières copies de cette publication, annoncée avant la guerre, étaient à l'imprimerie lorsque l'invasion ennemie est venue brusquement interrompre la composition et ajourner l'apparition de la *Revue* à une date qu'on n'eut jamais supposé être si éloignée !...

Nos éditions de guerre en ont fait mention et de fidèles lecteurs, chaleureux partisans de tout ce qui peut servir leur pays, nous ont alors encouragé à persévérer dans notre idée en nous donnant l'assurance de leur active propagande en temps opportun.

Le moment est venu de leur rappeler ces obligeantes promesses en vue d'une campagne nécessaire pour assurer à la publication nouvelle mieux qu'un insuffisant succès d'estime.

Et leur concours sera d'autant plus précieux, pour l'œuvre naissante, que les prix d'impression — *quatre fois* plus élevés aujourd'hui que ceux d'avant la guerre — ne laissent aucun doute sur les difficultés et la témérité de cette utile entreprise dont la continuation sera néanmoins assurée, comme l'a été, pendant plus de dix années, celle de l'*Indicateur-Guide de la Corse*.

Nous sollicitons donc tous ceux de nos lecteurs qui voudront bien contribuer à l'érection de ce monument d'érudition Corse, d'entreprendre une active propagande auprès de leurs amis afin de nous transmettre dès maintenant — autant qu'ils pourront en recueillir — des souscriptions anticipées avec cette simple formule :

Veillez m'abonner pour un an à la Revue de la Corse moyennant la somme de (1)..... que je m'engage à vous adresser dans la semaine qui suivra la réception du premier numéro.

(Signature et adresse lisibles)

Ces souscriptions préalables nous permettront de nous rendre compte des concours sur lesquels nous pouvons déjà compter et de prendre en conséquence les dispositions les plus favorables à la publication dont l'apparition prochaine est dès aujourd'hui assurée.

Nous demandons à tous les Corses et à tous les amis de la Corse de vouloir bien nous aider dans cette œuvre désintéressée et patriotique autant que littéraire. Nous leur en exprimons à l'avance toute notre gratitude.

(1) La *Revue de la Corse* paraîtra tous les deux mois.

Abonnement d'un an : France, Cinq francs ; Etranger, Six francs.

NOTA. — Prière de communiquer cette notice aux personnes qu'elle peut intéresser et de nous envoyer des listes d'adresses auxquelles nous pourrions la faire parvenir utilement. S. V. P.

La Corse Economique

Son passé — Sa détresse — Ses richesses
naturelles — Ses aspirations.



AVERTISSEMENT. — Il nous a paru intéressant de montrer dans un exposé synthétique, les liens qui unissent les Corses au passé, puis, envisageant l'avenir, de dire deux mots de leurs aspirations.

Quatre articles seront consacrés à cette étude :

Dans le *premier*, nous montrerons le pays successivement ravagé par les phéniciens, les phocéens, les étrusques, les carthaginois, les romains, les génois et les barbaresques ;

Dans le *deuxième*, nous passerons en revue les manifestations les plus importantes de sa détresse actuelle : défaut d'hygiène, divagation des animaux, déboisement, pauvreté générale, marasme de la production et de la circulation ;

Dans le *troisième*, nous parlerons de ses richesses naturelles : géologie agricole, maquis et forêts, sous-sol, houille blanche, poisson et gibier, beauté des sites ;

Dans le *quatrième* enfin, nous analyserons ses grandes aspirations : concentration des efforts et des moyens, amélioration de la force productrice de l'homme et du milieu physique, développement des industries agricoles, extractives, manufacturières, commerciales et des transports.

I. — LE PASSÉ —

En observant les nobles et hautaines figures des patriarches corses, où se lisent la discrétion, la réserve, le courage et la fougue, on acquiert bien vite la sensation que de grands malheurs se sont abattus sur leur petit pays. On ne se trompe pas. De tout temps, les gens d'ici ont souffert. Il n'est pas exagéré de dire qu'ils souffrent encore.

« Grâce à sa situation centrale dans le bassin de la Méditerranée, à la sûreté de ses mouillages, la Corse a été atteinte, et de très bonne heure par des courants généraux de commerce et d'invasion qui ont contribué à mêler les races de la Méditerranée et de l'Europe ; dès l'antiquité, elle tenta les convoitises, elle devint l'arène de toutes les compétitions, le rendez-vous de tous les conquérants. » (*Histoire de la Corse*)

Quand nous songeons à ce passé, enveloppé de ténèbres, nous frémissons à la pensée des atrocités sans nom, et sans-cesse renouvelées, qui ont ravagé ce malheureux petit peuple.

Les Phéniciens et les Phocéens ont été des premiers à porter le deuil et la ruine dans l'île. Néanmoins, ils n'ont peut-être ravagé que les côtes, car ils étaient plutôt marchands nomades que conquérants. Les autres écumeurs de la mer, Ibères et Ligures, ont fait plus de mal au pays.

Un peu plus tard, il y a environ vingt-cinq siècles, la Corse tomba au pouvoir des Etrusques et connut de nouvelles effusions de sang. Leurs crimes y furent nombreux.

Quand les Syracusains, fatigués de leurs incursions, vinrent les chasser de l'île, celle-ci était épuisée. Cependant Appelles, leur général, n'hésita pas à y porter le ravage.

Les Carthaginois occupèrent les côtes, et y installèrent les garnisons. Ils ne purent, cependant, avoir raison des insulaires, qui, fiers et indomptables, résistèrent, avec acharnement au milieu de leurs rocs inaccessibles.

Mais, Carthage, comme tous les géants, était vulnérable. Bientôt elle succomba sous les coups de Scipion l'Africain. A leur tour les Romains, voulurent asservir la Corse. Celle-ci trop orgueilleuse, ne leur permit pas de s'imposer à elle sans coup férir. Il ne fallut, aux Romains, pas moins de cent ans (162 à 260) et dix expéditions pour épuiser les Corses.

Par la suite, ceux-ci furent dépouillés de leurs biens.

Puis, au dernier siècle de la République, les pirates de Cilicie, profitèrent des querelles qui affaiblissaient Rome pour faire des incursions sanglantes sur le littoral méditerranéen. La Corse ne fut pas épargnée. Réduits à une poignée, ses habitants ne descendirent plus dans les plaines. Les Romains, installés sur le littoral, les exploitèrent à leur seul profit.

Quand le christianisme fit son apparition dans l'île, les persécutions recommencèrent de plus belle. La Corse aussi a eu ses nombreux martyrs. Sainte-Dévote et Sainte-Julie sont restées tristement célèbres. Il est vrai que, pour elles, les véritables bourreaux furent peut-être les Barbares et non les Romains. Rome, ne tarda pas, en effet, à succomber, sous les coups de multiples invasions. Et au courant des 5^e et 6^e siècles, les Vandales, les Hérules, et les Goths, envahirent tour à tour la Corse et en persécutèrent les habitants orthodoxes. »

En 534, lorsque Cyrille réussit à chasser les Goths du pays, la population était squelettique.

A l'époque Carolingienne, l'île connut un moment de répit. Le pape et ses évêques songèrent à secourir et à aider à vivre ses malheureux habitants en voie de disparition. Leur tentative échoua. A partir de 740, la Corse fut de nouveau rougie de son sang par les incursions sarrasines. Elle ne tarda pas, en outre, à être ravagée par les rivalités féodales. Aux discussions sanglantes des hobereaux vint d'ailleurs s'ajouter la rivalité de Gènes et de Pise, qui, pour s'assurer l'empire des mers, se disputèrent âprement la Corse.

Gènes, surtout se servit avec cynisme des divisions intérieures.

Elle s'était d'ailleurs à peine débarrassée de Pise, que la maison d'Aragon revendiqua de prétendus droits sur le pays. Les hostilités commencèrent en 1347. La peste aidant, la population aux abois fut encore réduite des deux tiers. Un génois, entre tous sanguinaire, n'arrêta pas d'assouvir sa haine contre l'Aragon sur la noblesse insulaire. C'est ainsi que furent pendu Orlando Cortinco et décapité Orlando d'Ornano.

Ce fut le temps des Communes et de Sambocuccio d'Alandro.

Arrigo della Rocca, allait un moment profiter de la situation. Il débarqua d'Espagne, avec des troupes catalanes et s'empara de l'île entière. Mais il fit un tel abus de pouvoir qu'il provoqua de nouvelles guerres et de nouveaux massacres. Les « vendette » se multiplièrent. La Banque génoise de San Giorgio en profita pour donner plus de vigueur à la répression. Les rebelles « furent traités de façon à inspirer à chacun la terreur. » Les soulèvements pri-

rent un caractère désespéré, violent et farouche. Gênes envoyadans l'île des galériens, avec la mission de tout détruire « par le fer, le feu et le poison ». Les insulaires luttèrent quand même, sublimes et invaincus, jusqu'à la mort.

Sampiero, général corse au service du roi Henri II intéressa ce dernier au sort de sa petite patrie agonisante. Mais, après de tragiques péripéties les Français quittèrent l'île qui fut rendue aux Gênois par la Paix de Cateau-Cambrésis en 1559. Sampiero ne s'avoua pas vaincu. La lutte devint tragique. Les villages brûlèrent. Les prisonniers furent jetés aux chiens. Le 17 juin le héros corse tomba dans une embuscade, près de Cauro (1).

A partir de ce moment, la Corse fut plus que jamais considérée « comme un domaine à exploiter jusqu'à l'épuisement ».

La haine du génois grandit en conséquence. La France l'exploita habilement, en intervenant, dès le début du 18^e siècle, dans les affaires de l'île. Les Corses résolurent de profiter de l'essoufflement de leurs bourreaux et des intrigues qui se nouaient autour d'eux. La résistance redoubla d'acharnement. En 1752 le péril était grand pour les Gênois. Pour le conjurer, ils firent assassiner Gaffori chef du soulèvement.

L'île tomba alors dans une grande anarchie. Mais à partir de 1755 Paoli devient maître de tout l'intérieur. Ce ne fut qu'une trêve. Soudain la France demanda à Paoli le droit d'occuper les places côtières. Paoli refusa. Les hostilités commencèrent aussitôt. Après avoir pris Borgo, les paolistes furent surpris et taillés en pièces dans les gorges de Ponte-Nuovo, le 8 mai 1769. Paoli s'enfuit en Angleterre. Le rêve d'indépendance des patriotes corses s'évanouit ce jour-là.

Pendant les quelques années qui suivirent, une mauvaise administration provoqua de multiples insurrections. En 1795, Paoli, revenu dans l'île depuis 1790, fit appel aux Anglais. Nelson apparut dans les eaux corses, bloqua les côtes, assiégea et prit Bastia le 14 oct. 1795. Un an plus tard il était d'ailleurs contraint de quitter l'île. Ces incidents sanglants en provoquèrent d'autres. Il y eut à déplorer la croisade des prêtres du couvent de St Antoine, l'insurrection de Fiumorbo et celle de Balagne.

Après la chute de Bonaparte la Terreur Blanche fut organisée sans merci. Pendant plusieurs mois, le Fiumorbo soulevé tint tête aux troupes royales. « La Restauration s'affermir cependant dans l'île et on finit par proclamer l'amnistie générale ».

Ce fut le dernier sursaut du malheureux petit peuple qui consentit enfin à devenir français de toute son âme.

Depuis, il n'a malheureusement pu découvrir la voie de la prospérité et du bien-être. La Corse malade agonise dans son isolement.

La nature a cependant été bien généreuse pour elle. Mais la nature n'est que le premier facteur de la production. Elle ne suffit pas à guérir des maux et à rendre un peuple heureux. En présence de besoins indéfiniment extensibles, les richesses naturelles sont, en effet, insuffisantes à l'homme. Aussi, celui-ci, poussé par ses désirs, s'efforce-t-il sans cesse soit d'augmenter les biens dont il dispose, soit de transformer ces biens de manière à les rendre utilisables.

(1) Voir *Revue de la Corse, La mort de Sampiero* par Ph. Marini, n° 19 (Janvier-Février 1923) 4^{me} Année.

Viennent à se produire certains événements graves et les efforts de l'homme sont fatalement détournés de leur but essentiel. L'appropriation ou la transformation des produits de la nature, c'est-à-dire la production de la richesse, est compromise, paralysée, voire même arrêtée.

C'est ce qui s'est passé en Corse. Le peuple toujours en lutte tragique contre des hordes conquérantes n'a pas eu le temps et la tranquillité nécessaires pour s'orienter vers le progrès économique. La glèbe gorgée du sang de ses enfants est restée inculte et improductive. La misère générale et les nécessités de l'existence individuelle poussent « les fiers descendants de Sambocuccio, de Sampiero et de Paoli » à émigrer en masse. L'île pourrait nourrir plus d'un million d'habitants. Elle n'en compte pas trois cent mille, vieillards et enfants surtout. De quatre à cinq cent mille corses sont disséminés à travers le monde. Population bohémienne par nécessité que celle de la Corse !... Tel est le lamentable héritage d'un passé douloureusement héroïque !...

Or'ZALLA.

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Agenda P. L. M. pour 1925.

La Compagnie P. L. M. a publié pour l'année 1925 son superbe Album annuel trop modestement dénommé « Agenda ». A chaque édition nouvelle elle s'ingénie à faire mieux que pour la précédente et le volume artistique que nous avons parcouru avec plaisir surpasse à notre avis celui de l'année dernière, surtout en ce qui concerne la Corse.

Dans tous les journaux, corses ou continentaux, nous lisons uniformément : « Relié sous couverture rouge, noir et or, il renferme des contes, nouvelles, chroniques rétrospectives et d'actualité, un roman inédit, 600 compositions et croquis de paysages, 16 illustrations hors texte en couleurs, 12 cartes postales héliogravées ».

C'est parfait pour tout le monde, sauf pour un Corse qui n'apprend pas ainsi quelle place importante son pays occupe dans ce luxueux recueil.

Ce développement d'intérêt pour la Corse est dû, sans doute, au développement parallèle du service en Corse des Autocars P. L. M. Il se manifeste par une trentaine de vignettes dont quelques-unes exécutées au trait, ont une grande part de fantaisie, mais dont d'autres sont d'admirables reproductions photographiques, comme celles qui illustrent abondamment l'excellent compte rendu de M. Raoul Vèze, le distingué conférencier et secrétaire général des Chemins de fer départementaux, résumant avec art l'humoristique *Chasse au Mouflon* de Bergerat.

Le roman fort ingénieux d'un infatigable excursionniste parcourant toutes les régions que dessert le P. L. M., se déroule tout au long du volume, fournissant l'occasion de vignettes et de descriptions appropriées comme celle que nous extrayons de son passage en Corse :

« La Corse c'est ce que j'ai devant moi immédiatement : les broussailles d'où surgissent de vieux toits que domine un clocher blanc, le

tout s'enlevant sur un fond de montagnes bleues. Cela change à chaque détour de la route, s'élargit, se rétrécit, et je reste étonné des proportions grandioses de ces modifications successives. J'avais toujours considéré la Corse comme un petit pays et je découvre un continent aux aspects les plus divers. C'est la nature brute. Aucun art n'est venu l'agrémenter ; heureusement ! Il y a là l'inégalable beauté des choses primitives.

La Corse offre tout à la fois les séductions de la mer et de la montagne. Les sommets sont radieux, dénudés, coupés de gorges et de torrents. Aux altitudes moyennes s'étendent des forêts de sapins et de châtaigniers et, sur les versants des collines où paissent les troupeaux, les cultures s'étagent en terrasses. J'aime ces villages accueillants dont les maisons se serrent sur des pics escarpés, autour du Château qui les défendait jadis contre les incursions des pirates ; ces monastères et ces abbayes disséminés dans les solitudes que les plantes sauvages parfument... ».

Naturellement les sites corses que l'auteur du roman, M. Roux-Servine, fait parcourir à son touriste émérite, y sont, en passant, décrits et illustrés. Ajoutons que, au nombre des douzes cartes postales jointes à l'album, véritables petits tableaux en héliogravure teintée, se trouve une vue peu commune de Bonifacio.

Chaque année les collectionneurs deviennent plus nombreux et épuisent les éditions de ces agendas artistiques vendus au-dessous de leur prix de revient. Nous conseillons de demander celui de 1925, au prix de 7 francs dans les bibliothèques des gares du P.L.M. ou au service de la Publicité, 20, Boulevard Diderot, à Paris, qui l'expédie franco en France contre mandat de 8 fr. 90 (Etranger : 10 fr. 75). Se hâter si l'on veut être certain de l'obtenir.

SŒUR D'AMOUR. (Sonnets à Aline)

par Jean PERETTI (1)

Faire l'éloge d'un jeune et beau talent dont la personnalité nous est connue, est une chose infiniment agréable ; une preuve aussi que tout ce qui est Corse soit par le nom, soit par les œuvres, trouve dans cette *Revue* régionaliste la place qui lui est due.

Poète ! M. Jean Peretti l'est dans l'âme. La Muse à son berceau a posé sur son front la couronne ailée de la poésie lyrique. L'auteur de *Cri d'amour* nous avait donné de très belles espérances, épanouies, dès à présent, dans *Sœur d'amour*.

Dans ce second livre, se complète et se rehausse l'accent du vrai poète, sentimental, épris d'idéal et de beauté, mettant son bonheur et sa joie dans la douceur de chanter, au rythme profond de son âme, de belles et chastes amours ébauchées dans le mystérieux attrait d'un pur aveu sous forme de sonnet, venant révéler au poète l'amour caché dont il est l'objet.

Cri d'amour aura fait ce prodige, d'initier une âme virginale et peu faite pour la terre, au lent processus de l'amour.

De la télépathique influence de ces vers est née cette idylle spirituelle, suave comme un chant d'oiseau montant dans l'azur va-

(1) *Sœur d'amour* (Sonnets à Aline), 1 vol. in-12, 112 pages, *Edition spéciale*, imprimée à Casablanca le 20 Avril 1923.

poreux au lever de l'aurore, et s'idéalisant dans le suprême enivrement de la beauté pure.

D'Aline, le poète ne connaîtra jamais que le doux nom, qu'il invoquera dans ses tristesses et dans ses joies. Mais s'il a su, dans l'admirable sensibilité poétique qui le met au premier rang des poètes, communiquer à un cœur vierge le vertige de l'amour, il n'a pu le défendre contre le remords qui l'assaille à la pensée d'être coupable d'avoir aimé.

En proie donc à cette obsession, Aline oubliera les battements de son cœur pour écrire au poète ses *Ultima Verba* :

*Je vais chercher l'oubli dans un cloître austère ;
Tandis que ta gloire grandira chaque jour,
Je fuirai mon rêve et mon radieux amour,
Sur mon tendre passé versant des pleurs amères.*

O jeune et douce héroïne ! innocente et pure victime de l'amour !

O poète infortuné ! plus innocent que coupable, vous voici égaux devant la loi du destin. Vos deux vies se sont rejointes dans l'ultime sacrifice qui maintenant fait entendre sa voix douloureuse dans l'immense concert des félicités perdues.

Mais le poète voulant espérer encore supplie dans un appel déchirant :

*Et puisque votre élan mènerait à la tombe,
Aline, par pitié ! par le maître et les Dieux !
Arrêtez votre bras avant qu'il ne retombe !
Ainsi l'amour vainqueur éclairera vos yeux !*

Ce beau poème tout imprégné de la vive sensibilité d'un Musset, et dont la forme impeccable fait penser à Hérédia, consacre désormais les fortes qualités de l'écrivain et met en relief la valeur morale de l'œuvre.

REGULUS

Almanaccu di A Muvra

Parmi les publications annuelles qui voient le jour en Corse, il convient de signaler, comme nous l'avons fait à chaque année précédente, la nouvelle édition pour 1925 de l'almanach publié par l'imprimerie de *A Muvra*.

M. Pierre Rocca qui déploie pour la publication d'ouvrages en dialecte corse une inlassable activité, a voulu, dans ce nouveau volume, surpasser l'intérêt qu'avaient offert les précédents.

Pour son magistral format (27×17 c.) et sa couverture qu'emplissent les puissantes cornes d'une tête de mouflon, également reproduite à la fin de l'ouvrage, il a réuni, dans ses 208 pages, la plupart sur deux colonnes, une variété considérable de poèmes, chansons, récits satiriques, romances, dont plusieurs avec la musique.

Les poètes corses les plus connus : J.-P. Lucciardi, l'auteur de tant d'œuvres remarquables, Maistrale, le spirituel et inépuisable poète satirique, Martinu Appinzapatu (D. Carlotti) l'un des apôtres du dialecte Corse, Mattei-Torre, fervent des études historiques, Marco-Angeli, plein d'une juvénile ardeur, Santu Casanova, le doyen des littérateurs Corses, ainsi que tant d'autres ont contribué, dans tous les genres, à former ce florilège auquel l'éditeur a su donner une élégante disposition typographique.

De très nombreuses gravures dont quelques-unes sur pleine page accompagnent le texte. Si l'on ne peut qu'approuver la reproduction de vues, portraits et anciennes cartes de l'île, les Corses ne manqueront certainement pas de faire de sévères réserves pour les caricatures cherchant à ridiculiser les élus qu'ils ont choisis.

Par contre, on ne sera nullement étonné de la propagande où s'exerce la verve des dessinateurs régionalistes qui s'évertuent à créer des allégories représentant *A Muvra* comme l'unique et providentiel sauveur de notre département insulaire.

En somme, cette publication, très copieusement nourrie, intéressera beaucoup les dialectisants corses et pour l'établir ainsi M. Pierre Rocca a déployé un incontestable effort.

« L'Artigiano »

L'imprimerie du « Petit Bastiais » a édité cette année, pour la *soixante-dixième* fois, et toujours sous la direction de M. J. B. Ollagnier, son petit almanach bien connu : « *L'Artigiano, lunario corso popolare, proverbj e varie canzonette popolari* ».

Dans ses 48 pages en dialecte corse il a, depuis 70 ans, publié tant d'œuvres différentes, satiriques ou récréatives, en vers et en prose, qu'on y pourrait étudier les différentes variations du parler insulaire. Ajoutons que les probabilités du temps, qu'il annonce pour l'année entière, passent dans les campagnes de la Corse pour être à peu près infaillibles... Sous sa forme modeste qui assure sa durée, ce doyen des publications corses peut enregistrer chaque année un succès nouveau.

L'ART MUSICAL EN CORSE

Trois mélodies de l'île de Corse

par Ch. GIOVONI et X. TOMASI.

La poésie corse, dont les chants et les mélodies sont d'une inspiration si pleine de couleur locale, a rencontré des admirateurs non seulement dans le domaine littéraire mais parmi les amateurs de musique comme l'indique le succès de l'album *Corsica* de Xavier Tomasi, aujourd'hui épuisé, et de *La Lyre Corse*, à la veille de l'être. Ils apprendront avec plaisir l'apparition d'une nouvelle publication régionaliste à laquelle ont collaboré deux artistes Corses : le poète Ch. Giovoni, pour la reproduction, la traduction et l'adaptation du texte, le compositeur X. Tomasi, pour la musique recueillie et harmonisée.

Ce recueil est composé de trois mélodies que les auteurs ont présentées séparément par d'ingénieuses petites notices qu'il est bon de reproduire :

Nanna du Coscione

« Voici une berceuse d'une inspiration si naïve et si riche à la fois qui émerveilla notre rustique enfance, une grand'mère au visage fané l'improvisa auprès d'un berceaubien aimé », (4 Couplets)

Zilembrina de Vico

« Ce rondeau malicieux éclot sur un air de tarentelle ; nos cœurs de régionalistes fervents le voudraient voir entrer dans la ronde enchantée des airs populaires de France », (3 Couplets)

Vocero du Niolo

« *Cri de vengeance, sanglot déchirant qui sort du cœur foudroyé d'une mère, d'une épouse ou d'une sœur, n'es-tu pas un signe de l'énergie indomptable et de la vitalité de la race Corse qu'aucune tyrannie n'a pu abattre au cours de son tragique et douloureux passé* ». (3 couplets).

Ces mélodies, artistiquement harmonisées avec un accompagnement de piano et pouvant être chantées dans l'adaptation française, méritent de figurer en bonne place dans le folk-loré de nos provinces.

Soigneusement imprimées sur papier de luxe en grand format (35×27 c.) sous couverture artistique, elles charmeront tous les amateurs de musique corse, ainsi que les fervents d'art régionaliste. Il y a là une très intéressante innovation pour laquelle nous souhaitons aux deux auteurs le rapide succès qu'elle mérite. (prix : 6 francs.)

Henri de SORBO

QUESTIONS CORSES

54. — Quel Bonaparte est Bonaparte-Tusoli ?

Il paraît qu'un Napoléon Bonaparte aurait épousé en 1763 Marianna, la fille d'un habitant de Bocognano, Félix Tusoli.

Serait-il possible de savoir : quel était ce Bonaparte ? Si la famille Tusoli existe toujours ? S'il existe des descendants issus de ce mariage et si ces descendants ont profité de la haute situation acquise par leur parent Napoléon 1^{er} ?

UN ABONNÉ BONAPARTISTE.

55. — Connaît-on les médecins Corses qui furent « Archiatres pontificaux » ?

Quelque lecteur érudit de la *Revue* pourrait-il nous fournir de brèves notices biographiques sur les médecins corses suivants qui furent « Archiatres pontificaux » : Martino Guidoni BIANCONI (1810). — Giuseppo Sisco. — Tommaso PRELA ?

UN LECTEUR ITALIEN.

RÉPONSES

L'Ouvrage sur les mœurs Corses du Conseiller Capel a-t-il été publié ? — (Q. N° 49).

L'ouvrage dont parle Mérimée est inconnu à Bastia et il est permis de penser que M. Capelle (et non Capel) ne l'a pas publié !

Ce magistrat, qui était conseiller à la Cour d'appel de Bastia, n'était pas considéré comme un ami de la Corse et des Corses, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la lecture d'un article paru dans *L'Insulaire Français* (N° 50) du 3 Août 1836. L'ouvrage qu'il projetait à une époque où le procureur général Mottet — un ennemi, lui aussi, de la Corse — avait, en raison de son attitude, les pires ennemis, a vraisemblablement été détruit par lui-même après réflexion et la crainte d'en subir les mêmes conséquences.

C. A.

Les régions touristiques de la Corse

LA RÉGION DU CENTRE (1)

Excursions.

1. — Corte.

La première merveille de la région cortenaise, c'est Corte même. Mais nous n'insisterons pas sur les monuments d'art et d'histoire qui peuvent y intéresser le touriste. Le *palais de la nation corse*, qui fut la résidence de Paoli, voisine la *maison Arrighi*, où naquirent Joseph Bonaparte en 1768, le général Arrighi de Casanova, duc de Padoue, en 1778. Un peu plus bas s'élève la *maison Gaffori*, où l'on remarque encore les traces des balles tirées par les Génois du château qu'ils avaient occupé, tandis qu'en face un espace vide marque l'emplacement de la maison, rasée par ordre de la nation, de *Romei*, qui fut accusé d'avoir assassiné le général. D'autre part trois édifices rappellent le séjour des Anglais à Corte : la mairie actuelle leur servait de caserne, l'immeuble qui fait vis-à-vis était leur hôpital ; un troisième bâtiment était affecté aux autres services de la garnison. Quant à l'église paroissiale, elle date du XV^e siècle ; la fontaine, dite des quatre canons, fut construite après l'annexion sous l'ancienne monarchie ; les trois statues du général Arrighi, de Paoli et de J. P. Gaffori sont respectivement de Bartholdi, Huguenin et Aldebert. On verra tout cela, on admirera et l'on passera.

Mais ce qui restera surtout dans le souvenir, c'est la situation incomparable et la variété des points de vue. Du fond de la vallée du Tavignano, la citadelle semble un *burg* mystérieux et inaccessible du Moyen-Age. Qu'ensuite, marchant vers le Sud, on aille se placer sur le Pont-Neuf pour regarder la haute ville, on aura un spectacle peut-être unique. « Ces maisons qui s'accrochent hardiment au roc parmi les figuiers de Barbarie offrent l'image d'une vieille cité africaine : aussi bien le nom de ce quartier — *Mascari* — n'a-t-il pas une résonance arabe ? » On évoque Constantine et les gorges sauvages du Rummel, mais l'impression est ici plus pittoresque. De l'étroite plate-forme qui se trouve au pied du château vers le Sud, le spectateur voit au-dessous de lui un véritable abîme, au fond duquel roulent les eaux de la rivière, et devant lui un immense panneau tapissé de vignes, de bois et de rochers, sorte de barre gigantesque allant des gorges du Tavignano à celles de la Restonica et dont le bord supérieur, régulièrement dentelé, constitue l'élégante crête du Mont Zurmolo.

Enfin, si l'on veut embrasser d'un coup d'œil tout le paysage, et en saisir à la fois la grandeur et la beauté, on se rendra sur le petit promontoire de St-Marcel, tout proche de la place Paoli. De là on apercevra dans toute son étendue « le cirque imposant et gracieux qui entoure la magnifique vallée du Tavignano, et où se détachent vers le Sud-Ouest, sous l'éclatant manteau de neige qui les recouvre pendant huit ou neuf mois de l'année, les plans supérieurs et les majestueux sommets du Monte Rotondo ».

(1) Voir précédente livraison n° 31 (Janvier-février 1925).



2. — La route de Vizzavona.

L'excursion classique, facilitée par la présence du chemin de fer, est celle de Vizzavona. Mais la route révèle des horizons surprenants et variés qui enchanteront le touriste. Elle court d'abord, en s'élevant un peu, sur les contre-forts du Mont Cardo (2454 m.) entre des châtaigniers que la maladie et le feu ont malheureusement clair-semés. La vue s'étend du San Pedrone sur toute la vallée du Tavignano, les cantons de Bozio, de Piedicorte jusqu'à la plaine d'Aleria et la mer Tyrrhénienne. Voici St-Pierre de Venaco, le coquet village d'où les promeneurs, nombreux en été, vont admirer Casanova, Riventosa ou Poggio (qui domine comme un « puy » ou une petite acropole) ou escaladent le San Eliseo (pèlerinage en septembre). Un coup d'œil au château Pozzo di Borgo, et à la pointe d'un dernier lacet on voit s'ouvrir le bassin de Venaco. La vue s'étend jusqu'au Renoso, et l'on descend vers Serraggio, que précèdent les petites agglomérations de Campo Vecchio et de Lugo. Il y a là des ressources, encore que la chaleur y soit parfois un peu étouffante et que la question ne soit pas encore résolue d'une adduction régulière des eaux de la montagne. Dans l'église une remarquable inscription en l'honneur du comte de Grandmaison (mort en 1771). Ceux qui prolongeront leur séjour trouveront facilement cabriolets et montures pour aller jusqu'à Noceta (où les noyers abondèrent) et même (la route est en construction et sera bientôt achevée) jusqu'à Vezzani (785 m.), où il y a, loin des sentiers battus, un air si pur au milieu des forêts sur la route d'Aleria.

De Vezzani on peut descendre par d'innombrables lacets jusqu'à Vivario (617 m.) à moins qu'on n'ait préféré continuer au Sud de Venaco la route nationale vers le pont de Vecchio. Le village s'étage pittoresquement sur les dernières pentes de la forêt de Sorba : la route, bordée de précipices, coupée de torrents, longe des fourrés, saute par dessus les rochers ; la voie ferrée franchit le Vecchio sur un beau viaduc, avec tablier métallique, long de 140 m. et haut de 96, et par trois fois se replie sur elle-même pour atteindre dans un splendide décor de montagnes, *Gatti de Vivario* (les chats de Vivario).

Maintenant l'ascension devient plus rapide. Peu à peu, sur les pentes boisées, l'herbe disparaît ; la terre est tapissée de mousse et sous bois les eaux ruissellent. Le col de la Serra est franchi, et le paysage s'agrandit toujours. A l'Ouest, au travers des sapins, l'on voit s'ouvrir la vallée de Manganello, dominée par la crête du Monte-d'Oro. Et voici Vizzavona (le col est à 1145 m) au centre des promenades les plus exquises et les plus reposantes ; soit dans la forêt (chemin Cassagneau, fontaines d'Aquabollita, du Fulminato et du Caracuto, cascade des Anglais, etc.) soit vers le fort génois qui domine la route de Bocognano, soit vers les bergeries de la montagne ou le Monte d'Oro (2391 m). Au Sud la route diverge vers Ghisoni et Ajaccio.

3 — Le Tavignano et la Restonica

Mais l'excursion précédente n'a qu'un défaut, c'est de nous éloigner définitivement de Corte. Et le touriste ignore qu'il y a, à quelques heures de marche de la ville, les plus beaux sites de l'île : forêts profondes, gorges abruptes, lacs de haute montagne, neiges éternelles. Au pied de la citadelle débouchent les deux gorges de

la Restonica et du Tavignano qui aboutissent, la première au lac de Melo, au pied du M^{le} Rotondo, la seconde au lac de Nino (entré la punta Artica et le M^{le} Retto)

a) *Par le Tavignano.* — Il suffit d'une demi-journée pour descendre jusqu'au pont de Brusco par le sentier (fort bon) qui commence à la place d'Armes, et pour rentrer à Corte. On traverse les gorges dites *Scale* une des merveilles du massif. Mais au delà du pont de Brusco il est agréable de prolonger sa course en prenant, sur la rive gauche du fleuve, le sentier qui s'élève rapidement jusqu'à la forêt de Melo (maison forestière et « fontaine d'Argent » réputée pour sa limpidité et sa fraîcheur). Excursion d'une journée dont on peut augmenter le charme en rentrant par les bergeries de Conia situées sur les pentes de la Bocca de Canagia (panorama très étendu) et la forêt de la Forca. Ou bien l'on prendra, au pont de Brusco, la rive droite du Tavignano et on la suivra jusqu'au lac de Nino. Sur un vaste plateau herbeux, à 1783^m d'altitude, le Tavignano s'échappe du lac par un mince filet d'eau sous un épais tapis d'herbages. Les eaux sont très poissonneuses et l'on peut passer la nuit dans les cabanes. Au delà s'ouvre le col de Vergio (1464 m.) qui sépare les forêts de Valdoniello et d'Aitone et qui permet un circuit inoubliable soit vers Evisa soit vers Calacuccia et le Niolo.

b) *Par la Restonica.* — La route forestière qui, à l'entrée de Corte, s'amorce à la route nationale d'Ajaccio, conduit en deux heures au pont de Dragone (en ruines). Un sentier longe alors la rive gauche de la Restonica et s'élève jusqu'au plateau d'Alzo (1700^m) où quelques bergeries sont éparses. On peut en moins de 2 h. descendre au pont de Brusco et rentrer à Corte par les gorges du Tavignano. Mais en remontant la route forestière que l'on a quittée pour gravir le plateau d'Alzo, on atteint facilement les bergeries de Grotello, où des cabanes analogues à celles du lac de Nino vous permettront de passer la nuit. Le matin, on arrive au lac de Melo (1900^m) dans un cirque de rochers aux murailles abruptes, au pied de la Bocca Soglia. A quelques centaines de mètres plus haut est le lac de Capitello dont les eaux se déversent dans le lac de Melo.

c) *Le Monte Rotondo.* — Voici la montagne qui passa longtemps pour le point culminant de l'île (en réalité 2625 contre 2710 au M^{le} Cinto) et qui reste le nœud orographique et hydrographique de toute la région centrale. Excursion splendide et singulièrement instructive pour le géographe. Elle peut se faire soit par le Nord, en passant la nuit à la bergerie de Grotello ou à celle de Timozzo, — et c'est l'itinéraire que recommandent les guides, en raison de sa relative facilité. — soit par le Sud, en longeant après Venaco le Verghello, petit affluent du Vecchio et en allant coucher aux bergeries de Gialghetto : tel est l'itinéraire décrit par M. Ambrosi dans le Bull. Soc. Sc. hist. Corse (1911). Du sommet l'horizon est très étendu sur toute l'île et sur les deux mers. De curieux petits lacs, notamment le lac « d'Orient » jalonnent la route, *pozzi* d'origine probablement glaciaire ; des eaux d'une incomparable fraîcheur, des fleurs bleues, blanches ou roses donnent au touriste joie ou réconfort. Il n'est pas dans les Alpes ou dans les Pyrénées de paysages plus grandioses et empreints d'une plus noble sérénité.

(A suivre)

Louis VILLAT.

SOUVENIRS DE CORSE.

✱

Bonifacio en Semaine Sainte

Voici la semaine sainte... En route donc pour Bonifacio, qui, sur son détroit bleu et sa falaise blanche comme en un décor de Palestine, semble une ville assoiffée de Judée.

Quarante-cinq lieues la séparent de Bastia, et il faut encore douze bonnes heures pour les faire. Le train poussif longe d'abord l'étang de Biguglia, puis côtoie des collines ombreuses, ou perchent de gros bourgs cossus. C'est la Casinca jolie et fraîche. Olma, dans sa mousse et ses fougères, se devine au flanc des montagnes, et Loreto que les sources abreuvent, et Vescovato dans ses vergers de châtaigniers et d'olives. Rousseau eût pu y finir ses jours dans le noble et élégant manoir que Matteo Buttafuoco lui offrait. Mais Jean-Jacques ne fût jamais philosophe. On lui demandait de venir s'étendre, tout simplement, comme Tityre, sous le toit des feuilles ; lui, rêvait de donner une constitution à la Corse ! Il alléguait son « épuisement total », et ne vint pas. Et, passé cet ermitage d'été, voici que filent, dans les vignes heureuses du Castello, Cervione, où l'aventurier messin, Théodore de Neuhoﬀ, tint pendant quelques mois, en 1736, sa cour funambulesque ; puis Alistro, puis Tallone, où commence la plaine d'Aleria. Nous la croyions plus déserte et plus triste. Autrefois grenier florissant de Rome, et toujours fertile, comme en font foi les domaines magnifiques de Casabianda et de Marchigliani, c'est la région la plus malsaine de Corse, du moins en été. Les lagunes pestilentielles de Sale, Urbino et Diana, plantureux viviers saturés d'anguilles grasses et de loups énormes, où les Romains, jadis, s'approvisionnaient d'huitres, souillent l'air, l'empistent de malaria. Aussi ne reste-t-il de la vieille cité de Sylla déjà rasée au dixième siècle par les Maures, que des ruines sans nom. On travaille en ce moment, il est vrai, à l'assainissement scientifique de la plaine. Ce n'est que justice. Cette région, qui pourrait nourrir tant de monde, mérite qu'on s'occupe d'elle. La nature lui a tout donné, un sol fécond et meuble, des rivières, du soleil blond, une mer d'Odyssée, d'un bleu susurrant de légende : une petite Egypte, dans un cadre suisse de neiges quasi éternelles.

Vers midi, on arrive à Ghisonaccia. La voie ferrée s'arrête là, en plein maquis, en attendant d'être prolongée sur Bonifacio. Je ne dirai rien du Café des Messageries, sinon qu'on est heureux de s'y reposer et que les gens y sont aimables. Mais pourquoi faut-il que le vin y soit si mauvais, dans cet Eden de la vigne ? Pendant que nous essayons de le boire, attablés dans la grande chambre où deux hommes discutent chaudement les élections municipales, au dehors l'automobile postale trépide et ronfle. On s'y case avec trois fantasmes et un vieux paysan, aux traits énergiques, en habit de velours à côtes ; on part, on roule dans des nuages de poussière : nous en sommes tout blanches, même à l'intérieur de la voiture. Mais la route parfaite vaut toutes les corniches imaginables. Nous filons par le fier pays du Fium'Orbo, par Solenzara, qu'une forêt d'eucalyptus protège contre la fièvre ; nous prenons de hardis virages aux tournants de la côte déchiquetée ; on descend pour passer les ruisseaux

on remonte aux escarpements des rochers ; à tout instant le décor change, maquis vert, mer indigo, dentelle d'écume blanche aux anses rondes. Nous croisons des cabriolets pleins de joyeux villageois ; nous ralentissons à la rencontre des troupeaux que des cowboys farouches, montés sur des poneys sauvages, poussent devant eux. Du pont de la Fautea, près d'une tour génoise, on voit Monte Cristo flottant sur le clapotis lumineux des vagues. Porto-Vechio s'annonce, dans son cadre de porphyre rose, digne derrière ses antiques remparts. C'est un trésor pour la marine que cet immense bassin intérieur, où la ville est assise, et qui fait face au continent italien. Mais l'été miasmatique chasse les habitants de leurs hautes demeures pendant au moins quatre mois. Aussi sont-ils philosophes et gens de loisirs. Quand on arriva sur leur grand'place où le carillon du clocher grêle jetait au vent ses fantaisies légères, ces sages déambulaient au long des rues ou devisaient au café moderne. Notre chauffeur, qui n'était pas corse, désapprouva cette désinvolture qu'il ne comprenait pas ; il reprit sa place au volant en bougonnant des prophéties mauvaises. Puis la randonnée recommença, à toute vitesse, sur la route toute droite, entre des marécages et de pauvres collines boisées. On laissa à gauche le golfe charmant de Santa Manza, où les ravins creux, comme des vases, se parent de verdure et de fleurs. Un peu plus loin, brusquement, on passa du granit à la craie. Des dunes attristées nous apparurent, mélancoliques sous les rayons rougeoyants du soir.

Presque à l'improviste, nous arrivons à Bonifacio, ou du moins à sa marine. On descend au petit hôtel qui a nom Café de France et qu'un Alsacien, marié à une femme du pays, tient à merveille. Les jeunes amis que nous avons ici, tout de suite, viennent se mettre à notre service. Juste le temps de se rafraîchir et, sans tarder, nous grimpons avec eux à la citadelle, juchée à plus de soixante mètres au-dessus de la mer. La longue rampe qui y conduit s'anime, tous les soirs, comme un boulevard de grande cité. Alors les Bonifaciens, gens laborieux, rentrent au logis pour la nuit, après la rude journée passée aux champs. Ils suivent, en bavardant, leurs bourricots menus qui trottaient en zigzags, pour ne pas trop se fatiguer, comme de bons gros chiens. On les prendrait sous le bras, presque, et pourtant, ils sont tous chargés de barillets d'eau, si précieuse en cette ville aux citernes saumâtres, sans un filet d'eau vive. La route, avant de pénétrer sous les remparts de la Porte-Neuve, s'étale en une plate-forme rustique d'où la vue sur les bouches est incomparable. Accotés à la balustrade, on contempla quelques instants la mer, par hasard calme comme de l'huile. Le phare de Longo Sardo, sur la rive opposée, venait d'allumer ses feux et Pertusato, du côté corse, lui rendit bientôt son salut de lumière. Alors nos guides, tout fiers de leur antique patrie, nous firent passer le vieux pont-levis usé par le temps. Un portail, rébarbatif et séculaire, baillait tout noir à la nuit argentée qui tombait. On s'y engouffra avec les gens et les ânes. De l'autre côté, un monde grouillant, la foule des veilles de fête, se pressait aux ruelles éclairées de lampes falotes, dans les passages noirs pavés de galets et chevauchés d'arcs-boutants et de poutrelles, à la place Fondaco et à la rue Longue, où Charles-Quint, en 1541, passa quelques jours à son

retour d'Alger. On eut le temps d'aller jusqu'au quartier militaire où les monastères et les couvents d'autrefois ont été transformés en hôpitaux et en casernes. Au dessus de la voûte d'entrée, où le factionnaire fait les cent pas, une chambrette se pare de rideaux blancs : c'est là que Bonaparte, alors jeune officier d'artillerie, passa huit mois. Plus loin, à l'éperon occidental de la falaise, les tombes du cimetière blanchissaient aux étoiles. Il fallut sortir et redescendre la grand'route, sous les fers forgés des balcons. La rampe, tout à l'heure si animée dans le brouhaha du soir, dormait déjà ; et les méplats des murailles invaincues, rehaussées encore par le bleu cru de la lune, paraissaient babyloniens. En bas, à la marine, des chiens peureux hurlaient ; cachée et solitaire au détour du chemin de Sartène au creux d'un coteau crayeux, la petite aubergine nous attendait, hospitalière et modeste, au milieu des bellombras et des acacias, où les hiboux se plaignaient. On servit l'excellent repas du soir dans une salle aux tentures rouges, où la lampe jetait plus de mystère que de clarté. La nuit coula, reposante et légère. Il n'était pas quatre heures que les paysans, au dos de leurs mignons petits ânes passaient déjà devant nos fenêtres, en psalmodiant leurs mélodies sous les arbres pleins de gazouillis et d'aurore.

(à suivre)

Paul CHAUVET.

Du Niolo aux Calanches de Plana

La Spelunca, le golfe de Porto.

Quittant la farouche Corte sur son Acropole, quand on a franchi le chaotique défilé de la Scala Santa Regina, la vaste région du Niolo et ses villages de pasteurs qu'enserme la blanche ceinture du Monte Cinto, on atteint, par la forêt de Valdoniello, le col de Vergio qui forme un des bords de l'immense conque verdoyante où les pins laricios se pressent en foule majestueuse cachant les torrents lumineux, tributaires du Golo.

La route qui s'élève, en d'interminables lacets, à travers les colonnes des beaux arbres, ne rencontre, après Albertacce, sur plus de vingt kilomètres, que les maisons forestières de Popaja, de Ciattarina et d'Aitone. Avec la rumeur des eaux, on n'entend que la plainte d'une mer invisible : la houle du vent dans les branches des pins laricios. Elles ondulent lentement, parfois à quarante mètres de hauteur, ces branches puissantes, comme une chevelure sur les fûts immobiles. Des échappées montrent la vallée du Niolo, bleue dans sa ceinture de rochers d'argent. L'on s'élève, et la vue grandit. A droite se dresse le bizarre pain de sucre du Paglia Orba ; puis le Tafonato, percé dans toute son épaisseur d'un trou circulaire de 150 mètres de diamètre. Ce tunnel a naturellement sa légende où le diable joue le principal rôle (1), et l'on peut s'accorder le plaisir de suivre le même trajet que cet infernal personnage.

Mais il faudrait s'éloigner du col de Vergio qui relie la forêt de Valdoniello à celle d'Aitone, moins sauvage, mais aussi belle, et qui, sans égaler les quatre mille hectares de sa voisine, étale sur près de deux mille ses vagues de verdure profonde. Des deux forêts quelques pins seulement ont résisté, sur le col de Vergio, à 1464 mètres d'altitude, aux vents éternels, et se dressent solitaires, déchiquetés, étendant des bras lamentables parmi l'âpre désert

(1) Voir la légende intitulée *Le Pont du Diable*, si délicieusement contée par M. J.-B. Natali dans le numéro 5 de la *Revue de la Corse* (Septembre-Octobre 1920).

battu des tempêtes où la route seule met un peu de vie. Les neiges n'y fondent qu'en mai et les bras d'une croix se dressent pour rappeler le sort de ceux que l'hiver a vaincus pendant leur traversée téméraire, aux mauvais jours.

Mais, par un changement plein d'imprévu et de charme, cette impression lugubre s'efface à mesure qu'on descend la forêt d'Aitone. Ensermée dans des montagnes d'argent, elle s'abaisse graduellement jusqu'au village d'Evisa, et laisse voir, comme fond de décor, le prestigieux golfe de Porto, joyau de la Corse. Il faut avoir fait cette descente le soir, quand l'ombre des pins devient mystérieuse sur les tapis embaumés de fraises et qu'au loin la mer s'incendie, prend toutes les teintes du rose au pourpre. La vallée d'Evisa, toute mauve, s'assombrit et le golfe seul reste lumineux, semblable tout-à-coup à un miroir d'or.

Entre ces trois belles déesses, orgueilleuses de leurs charmes différents, la mer, la forêt, la montagne, Evisa, charmant village d'un millier d'habitants, rêve dans la verdure comme le pâtre du Mont Ida. Mais comment faire un choix entre tant de splendeurs ? Le regard se repose sur l'opulente verdure, les blancs rochers, l'horizon lumineux où palpitent les vagues. A 800 mètres d'altitude, une fraîcheur exquise entoure les claires maisons qui surmontent le promontoire rocheux au-dessus du ruisseau d'Aitone et de la rivière de Porto. Le Capo Mezalo, le Capo Turnatojo les dominent. Les châtaigneraies, la chapelle Saint-Cyprien, le Belvédère, les cascades et moulin d'Aitone attirent les pas du touriste charmé.

L'excursion la plus saisissante est celle de la Spelunca. Si, dédaigneux des routes que chacun peut parcourir, on ne craint pas de descendre les 700 mètres du gouffre, on ne regrettera pas l'effort et la fatigue. En s'enfonçant dans le ravin d'Aitone, par des chemins rapides et circulaires, on a l'impression de descendre les cercles successifs de l'Enfer du Dante. Mais ce gigantesque entonnoir, tapis de verdure ses âpres rochers. Un magnifique cirque de montagnes étreint de toutes parts ; déchiquetées, tourmentées, elles doivent leur beauté à leur couleur éclatante, rouge, d'un rouge sanglant taché par le vert brillant des maquis.

A mesure que l'on s'enfonce elles se font plus hautes, le ciel d'un bleu profond, se referme sur elles comme un velum. L'air embrasé pèse sur le gouffre et l'on atteint avec délices la fraîcheur des eaux vives au confluent de l'Aitone et du Porto que franchit le pont génois de Zaglia, frêle et léger, arrondissant une courbe gracieuse au fond de l'inférieur ravin.

Le Porto roule sur des blocs formidables, entraînés des montagnes rouges, mais ils n'ont gardé qu'une teinte rose très pâle, éclairée de paillettes de mica qui brillent à travers la gaze soyeuse du torrent.

Les légendes font hanter de sorcières cet « antre » de la Spelunca ; il est certain que le cœur oppressé respire avec ivresse l'air plus libre et léger quand, échappant à l'étreinte des montagnes, la vallée du Porto se fait spacieuse et que l'on débouche, après avoir laissé à gauche le pittoresque village d'Ota (1), sur le golfe de Porto.

(1) Voir la remarquable description d'Ota, qui a paru dans le N° 26 de la *Revue de la Corse* (Mars-Avril 1924), par M. Dom. Leca, lauréat, à 17 ans, du grand prix de Composition française au Concours général.

On l'a décrit, mais comment peindre avec vérité la beauté pure ? La mer s'étale. Dans l'eau d'un bleu extrêmement pâle où traîne le reflet de nuages transparents, les grandes montagnes plongent à pic, d'un seul jet ; à droite, elles sont roses, roses comme les blocs du Porto et sous les eaux d'azur ce rose se devine, devient un mauve exquis. A gauche, par un contraste bizarre et charmant, elles sont entièrement vêtues de maquis, un maquis touffu, sombre, dont les buissons viennent mourir dans l'eau claire, cent mètres au dessous de la route.

Au fond du golfe, au pied d'un promontoire rouge surmonté d'une vieille tour génoise, c'est le charmant hameau de Porto, sa marine où l'on embarque les produits des montagnes et les arbres géants arrachés aux forêts d'Aitone et de Valdoniello.

Dominées par les mille mètres d'altitude de la Pianetta, et du Capo d'Orto, deux kilomètres avant le village de Piana, défilent les rochers des Calanches. Toujours d'un rose éclatant, ils portent au ciel leurs cimes tourmentées, tandis que leurs pieds plongent dans les flots. Sur ces masses de granit, on dirait que la main d'un sculpteur a passé, Michel-Ange fougueux, creusant les roches, les modelant, leur donnant la vie. Les formes les plus étonnantes surgissent à chaque pas : animaux monstrueux, aigles aux ailes déployées, cathédrales aux flèches hardies, « hocche d'agnello », troupeaux de chèvres bondissantes, parmi lesquelles paissent des chèvres vivantes, ces chèvres rousses dont le lait donne aux fils des hommes qu'on en nourrit la force, l'ardeur et le courage enflammé.

Dans ce chaos de pierres écroulées, entassées, l'imagination populaire place des trésors, enfouis du temps des « Sarrasins », qu'on découvrirait en fouillant les crevasses où disparaît un serpent, suivi en ses méandres sans jamais tourner la tête, même si des voix mystérieuses vous appellent. Mais l'indolence ou le fatalisme empêchent toujours la découverte des trésors fabuleux. Et que valent les richesses de Golconde, auprès des merveilles de cette nature qu'on ne peut oublier quand on l'a vue entre ces deux immensités sereines : le ciel où tremble la lumière, la mer qui chante en sa monotone douceur et semble désirer se faire aussi suave que le rose des monts qu'elle vient baigner. Au-dessus de ces ondes, si calmes qu'on y voit l'ombre des oiseaux, les grandes formes roses ou sanglantes semblent encore plus tourmentées. A l'aube, elles ont des ombres douces ou brutales, et des flèches d'or traversent les évidements des roches qui se détachent sur le ciel ou la mer, selon les méandres de la route. A midi, flambantes et sans ombres ; le soir, buvant les rayons du soleil couchant, or sur or, pourpre sur pourpre ; elles se font fantastiques au clair de lune, fantômes troublants, menhirs sombres des landes bretonnes, monstres grimaçants d'une terre de légende. Au dessus de la mer d'argent, elles font surgir à chaque pas le souvenir du Sphinx de granit rose qui fit rêver Loti sur les sables clairs de l'Egypte.

Et quand un bizarre caprice de la nature envoie des rafales de neige des montagnes sur la côte voisine, drapées de mousseline blanche, les roches des Calanches semblent les cimes des glaciers polaires.

Sous les pluies ruisselantes et les brumes de l'hiver, elles gardent leur majesté. Mais sur cette terre corse, fille de l'azur et de la lumière, il faut les voir surtout dans l'éclat des beaux jours. Et si l'on ne peut les contempler qu'une fois dans sa vie, garder le souvenir flamboyant de leur incendie de pierres roses, entre le bleu du ciel et le bleu de la mer.

Renée HUMBERT-GLEY.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

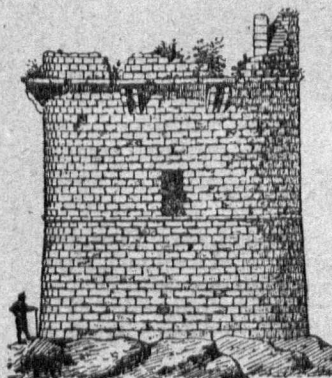
L'ART MILITAIRE EN CORSE

LES TOURS GÉNOISES du littoral de la Corse

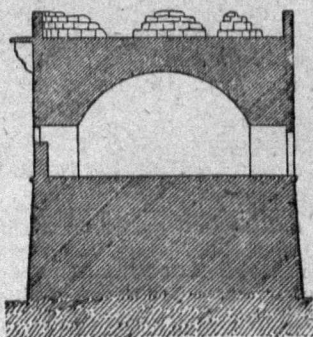
*Superbement encor debout, mais lézardées
Par l'effort incessant des sauvages hivers,
Les anciennes tours, aux rochers accoudées,
Surgissent au-dessus des promontoires verts.*

Paul CADIOU.

Quand on parcourt le littoral accidenté de la Corse, l'attention est appelée, la curiosité éveillée, par l'aspect de vieilles tours qui se dressent, imposantes dans leur isolement, sur les points les plus en vue de la côte. De forme généralement ronde, leurs masses trapues se profilent sur l'immensité bleue ou les lointains horizons. On comprend tout d'abord, par la position qu'elles occupent, que ces forteresses isolées



Extérieur



Intérieur

La tour de Senetose

étaient destinées à un rôle de surveillance et au besoin de défense contre la surprise des invasions ennemies. Et si le voyageur poursuit sa route le long des côtes, il pourra constater que ces postes d'observation sont érigés et espacés de telle façon qu'ils peuvent en tout temps communiquer entre eux, le jour par des signaux, la nuit par des feux allumés sur la plateforme supérieure. Un signal d'alarme propagé dans les deux sens pouvait ainsi rapidement faire le tour entier de la Corse.

Quelques unes de ces vieilles tours *génoises*, dont le nom indique l'origine, ont été détruites et manqueraient aujourd-

d'hui à la propagation des signaux, d'autres tombent en ruines, mais beaucoup témoignent, par leur état de conservation, de la solidité de leur construction et restent d'intéressants monuments de l'architecture militaire en Corse pendant le moyen âge.

Le nombre de ces tours, dit Marmocchi⁽¹⁾ en un passage textuellement reproduit dans la géographie de Mgr Girolami Cortona, — ainsi que d'autres du même auteur dont il ne cite pas l'origine — était de 85 au commencement du XVIII^e siècle, réparties de la manière suivante : 15 sur la côte Nord de l'île (Cap-Corse) ; 34 sur la côte occidentale ; 6 sur la côte méridionale ; 30 sur la côte orientale.

Les fréquentes descentes des pirates barbaresques exigeaient une surveillance continuelle.

A l'approche des Corsaires, dit encore Marmocchi, les gardes en observation donnaient l'alarme et les paysans occupés aux travaux des champs, s'ils étaient trop éloignés pour regagner leurs villages, situés en général dans la montagne, trouvaient un asile dans l'intérieur des tours.

On a souvent dit également qu'en cas d'attaque les populations environnantes venaient y chercher un abri, ce qui semble peu admissible si l'on considère l'exiguïté de ces constructions destinées en principe à n'abriter que quelques hommes de garde.

Lorenzi de Bradi, dans son intéressante brochure, *l'Art antique en Corse*, néglige délibérément l'intérêt archéologique de ces tours pour leur consacrer, avec le style poétique et charmeur qui lui est propre, quelques lignes empreintes du plus pur lyrisme :

« Elles font partie de notre patrimoine de gloire. Elles sont un souvenir d'héroïsme, de vigilance incessante, de volonté aiguë, de sang versé et de cruautés subies par nos ancêtres. Salut à nos tours évocatrices d'une haute et superbe ferveur patriotique !... Elles représentent la conscience de l'honneur des foyers aussi haute que la conscience religieuse. »

Pour rechercher des indications, moins poétiques mais plus précises, sur l'histoire et l'architecture des tours génoises de la Corse, il faut consulter l'étude que leur consacra, il y a plus de trente ans, l'archiviste J. de Fréminville, d'après les documents puisés aux archives départementales de la Corse et les inspections personnelles qui lui permirent de relever sur place et très minutieusement les mesures et les dispositions intérieures de ces constructions (2). Ce tra-

(1) *Abrégé de la géographie de l'île de Corse* par F. C. Marmocchi, 1 vol. in-16, XII-292 p. Bastia, Fabiani, 1852. rare.

(2) Joseph de Fréminville était archiviste départemental de la Corse lorsqu'il fit l'inspection archéologique et architecturale des tours du littoral et puisa dans les archives dont il avait la garde les documents qu'il devait utiliser. Malheureusement son trop court

vail archéologique renferme une documentation généralement peu connue. Il méritait la plus sérieuse attention et cependant il fut peu remarqué. Est-ce parce qu'il parut dans une publication destinée à une élite : *Bulletin du comité des travaux historiques*, tiré à petit nombre par l'imprimerie nationale, non destiné au commerce, peu connu dans le public et rapidement épuisé ?

Le volume annuel qui le contient est devenu rare et c'est avec peine que nous avons pu nous procurer l'exemplaire auquel nous allons emprunter d'intéressantes précisions et quelques dessins d'une rigoureuse exactitude.

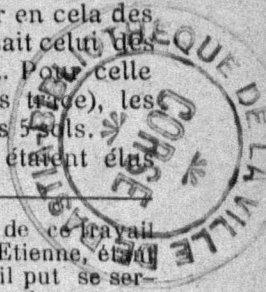
Au gouverneur seul appartenait le droit d'imposer ou d'autoriser l'établissement des tours. Ordinairement rondes, rarement carrées (comme à Porto) elles peuvent toutes se ramener au type de celles de la *Parata* de *Figari* et de *Senetose*. C'est pourquoi nous avons choisi, parmi les vignettes illustrant cette étude, celles qui représentent ces trois constructions types. Leur hauteur totale varie entre 12 et 17 mètres, sur 10 mètres de diamètre à la base et 7 mètres à la hauteur du cordon ou au niveau de la plate-forme. Les instructions données pour la construction par les gouverneurs étaient extrêmement précises. En 1549, on exigeait que la tour de Santa Maria della Chiapella (cap Corse) eût 17 mètres de hauteur (les mesures anciennes sont traduites en *mètres*), qu'elle eût une forte porte de bois garnie de fer, des archères, une citerne alimentée par l'eau de pluie de la toiture, etc.

On imposait aux constructeurs de la tour de Pietranera (cap corse) 3 mètres d'épaisseur de murailles à la base des fondations, pour se réduire à 1 m. 25 à la hauteur du cordon et se maintenir ainsi jusqu'en haut. Elle devait avoir une élévation de 13 m. 25, deux voûtes, une au ras de la porte, l'autre pour soutenir la plate-forme supérieure : le diamètre à la hauteur du cordon sera, en tout, de 7 m. 50. On voit quelles précisions accompagnaient l'ordre ou l'autorisation d'élever ces constructions.

Quelquefois même le gouverneur, précurseur en cela des syndicats modernes qui fixent les salaires, imposait celui des ouvriers qui devaient travailler à la construction. Pour celle de la tour de Pietrabugno (dont il ne reste pas trace), les hommes devaient être payés 10 sols et les femmes 5 sols.

Afin de couvrir la dépense, 3 ou 4 hommes étaient élus

séjour en Corse a nuï sans doute au développement de ce travail qu'il ne put achever sur place. Ce n'est qu'à Saint-Etienne, et déjà depuis quelque temps archiviste de la Loire, qu'il put se servir des documents rapportés de Corse pour terminer la savante étude qu'il envoya au Comité des travaux historiques.



pour imposer les villages qui devaient être protégés par la tour dont l'emplacement était désigné par le *luogotenente* (lieutenant du gouverneur). Un mandataire était désigné pour surveiller la construction et le recouvrement des impositions. On voit que les génois avaient créé, pour le service spécial des tours de protection, une véritable administration qui montre l'importance qu'ils attachaient à ces ouvrages militaires. Bien rares sont les voyageurs qui connaissent la disposition intérieure de ces forteresses dont la porte, toujours pratiquée à la hauteur du cordon, est accessible seulement avec une échelle mobile et parfois même condamnée.

Les profils que nous avons choisis sont ceux qui donnent la meilleure représentation des proportions architecturales communes aux autres tours. Pour beaucoup de lecteurs ils seront une révélation.

La Parata, une des plus célèbres et dont il est vrai de dire qu'aucun touriste n'en connaît la disposition intérieure, mesure 12 m. d'élévation et 7 m. 50 de diamètre à la plate-forme. Elle se compose de 2 étages voûtés.

Dans la paroi du premier étage se trouve, du côté de la terre, la porte d'entrée et, en face, une fenêtre donnant sur la mer.

En outre, deux excavations s'ouvrent dans l'épaisseur de la muraille : l'une est l'orifice de la citerne ménagée dans la maçonnerie de la partie inférieure ; l'autre est le foyer dont la cheminée venait aboutir aux mâchicoulis. Une trappe était établie au sommet de la voûte pour communiquer avec le second étage pourvu de deux fenêtres. Une seconde trappe permettait d'atteindre la plate-forme. L'échelle mobile, qui avait servi à pénétrer dans la tour, retirée ensuite à l'intérieur, fournissait le moyen de communication entre les étages.

La tour de *Figari* offre à peu près les mêmes dispositions. On aperçoit, sur la plate-forme, la *Guardiola* ou poste de garde établi à l'opposé du conduit de la cheminée.

Nous présentons l'aspect extérieur de la tour de Senetose parcequ'il est le même pour toutes les autres. Celle-ci, visible de très loin en mer, sert actuellement d'amer aux navigateurs. On y voit la porte d'entrée placée, comme nous l'avons dit, au niveau du cordon, ce qui en interdit l'accès aux touristes en raison de la difficulté d'y transporter la longue échelle nécessaire.

Elle mesure 12 m. 40 de hauteur dont 4 m. 70 de la base au cordon, 5 m. 30 du cordon au sommet de la voûte et 2 m. 40 au dessus. Elle a 10 m. 17 de diamètre à la base, 9 m. 65 à la hauteur du cordon et jusqu'au sommet.

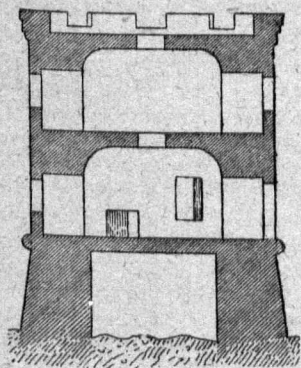
La hauteur de la salle de garde, tracée sur le profil, est de

6 m. 35. L'épaisseur des murs prise au sommet des deux ouvertures (porte, côté de la terre ; fenêtre, côté de la mer) est de 1 m. 65.

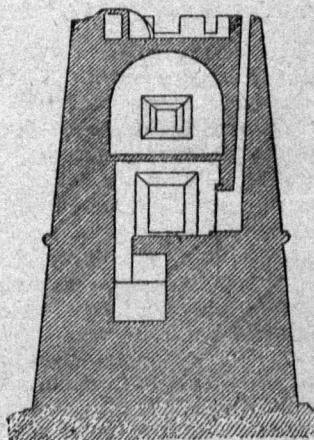
La largeur de ces ouvertures qui est de 1 m. 30 à l'intérieur se réduit au dehors à 0 m. 55. L'escalier ménagé dans l'épaisseur de la muraille pour donner accès à la plate-forme mesure 0 m. 55 de large ; l'ouverture de la citerne (non figurée dans le dessin) a 0 m. 50 et celle de la cheminée 1 m. 70.

Nous avons reproduit en détail les mesures et dispositions intérieures de ces deux tours parce qu'elles sont, à peu de chose près, applicables à toutes celles de la côte, qu'elles aient un seul ou deux étages.

En 1857 le gouvernement impérial prescrivit une étude de ces monuments en vue de l'affectation à leur donner.



Tour de la Parata



Tour de Figari

Après une délibération du conseil mixte des travaux publics, l'adhésion des ministères de la guerre, de la marine et des finances, l'Empereur promulgua le décret suivant, dont l'archiviste de Fréminville ne parle pas.

ART. 1^{er}. — Sont affectées au service des Ponts et Chaussées les anciennes tours d'observation ci-après dénommées et qui sont situées sur le littoral de la Corse :

CHEFFERIE d'AJACCIO.

Golfe de Porto. — Tours de Porto et de Cavi Rossi.

Golfe de Sagone. — Tours d'Orchioni, d'Orniglia, de Cargèse, de Capigliolo, de Palmentaggio, de Provençale et de Capo di Feno.

Golfe d' Ajaccio. — Tours de l'Isolella, della Castagna et de Capo di Muro.

Golfe de Valinco. — Tours de Capo-Negro, de Cappanella et de Porto-Pollo.

CHEFFERIE DE CALVI.

Tours de Lozari, de Cala Rossa, de Saleccia, d'Ispano, de Truccia, de Maracci, de Galeria, du Golfe de l'Elba, de l'île de Gargalo.

CHEFFERIE DE BASTIA.

Territoire de St Florent. — Tours de la Mortella, de Negro, de Nonza, d'Albo et de Carcatojo.

Territoire de Bastia. — Tours de Pino, de Centuri, de Tollari, de la Giraglia, del'Agello, de Santa-Maria, de Meria, de Luri, de Porticciolo, de Losse, de Pietra-Corbàra, de Sisco, de Capo-Sagro, d'Erbalunga, de Lavasina, de Miomo, de Grigione et de Punta d'Arco.

Territoire de Cervione. — Tours de San-Pellegrini, de Padulella et de Prunete.

Territoire de Prunelli et d'Aleria. — Tours de Bravone, de Diana, de Tavignano, de Vignale et de Cipose.

CHEFFERIE DE BONIFACIO.

Territoire de Porto-Vecchio. — Tours de Benedetto, de San Cipriano, de Pianello et de la Fautea.

Territoire de Bonifacio. — Tours d'Olnetto, de Figari, de Capicciolo et de Sponcaglia.

Territoire de Sartène. — Tours de Campomoro, de Senetose, de Tizzano et de Roccapina.

ART. II. — L'autorité militaire pourra faire occuper ces tours en temps de guerre comme Vigies ou comme postes de surveillance, si les circonstances rendent cette occupation nécessaire, et les ingénieurs des Ponts et Chaussées ne pourront y apporter aucun changement sans l'adhésion préalable du Directeur des fortifications et, en cas de désaccord, sans avoir obtenu l'autorisation de notre ministre de la guerre.

ART. III. — Nos ministres, secrétaires d'Etat aux départements de l'Agriculture, du Commerce et des travaux publics, de la Guerre, de la Marine et des Finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait au Palais des Tuileries, le 4 avril 1857.

Signé : NAPOLÉON.

De cette énumération complète, qui manquait véritablement à cette étude (1), il ressort officiellement que les tours de la Corse sont actuellement au nombre de 67, et affectées aux services des Ponts et chaussées.

Le *Libro rosso* et la *Pratica manuale*, publiés par la Société des Sciences de la Corse, font connaître quelques-unes des prescriptions imposées aux hommes de garde.

L'assiduité à leur poste était de rigueur. En 1580 un homme de garde fut condamné à un an de bannissement pour avoir quitté sans autorisation la tour à laquelle il était affecté. Le 17 mai 1612, le Sénat de Gênes promulgua le règlement suivant, applicable sous peine de deux ans de galères :

(1) Son absence est probablement due au départ de l'archiviste de la Corse qui ne put achever son travail que sur le continent.

1^o Défense de sortir plus d'un homme à la fois, l'absence ne devant pas dépasser 2 jours et seulement pour les approvisionnements ou la solde.

2^o Obligation de monter tous les jours sur la plate-forme, avant et après le coucher du soleil, pour examiner s'il n'y a pas de corsaires en vue et, s'il y a lieu, faire les signaux convenus.

3^o Défense de se faire remplacer ; les hommes payés pour la garde des tours doivent remplir personnellement leur mission.

4^o Obligation de renseigner immédiatement les navigateurs qui les interrogeraient sur la sécurité de la route qu'ils suivent.

5^o Chaque soir les tours doivent communiquer entre elles au moyen des signaux conventionnels faits par le feu.

Ces quelques précisions serviront également à rectifier la tradition populaire qui représente les habitants construisant d'eux-mêmes ces forteresses, avec la « superbe ferveur patriotique » dont parle le poète, pour défendre leur indépendance contre les envahisseurs.

La construction des tours était décidée et dirigée, comme on l'a vu, par le seul gouverneur génois. Défense était faite à toute personne de construire ou de faire bâtir « des maisons-fortes, des *tours* ou forteresses quelconques » (1), sans permission écrite, sous peine d'une amende et de la destruction du bâtiment.

Ces constructions étaient loin d'être accueillies avec enthousiasme par la population des *pièves* qu'elles devaient protéger ; au contraire, celle-ci cherchait souvent à s'opposer à leur édification en raison des charges qu'elles devaient lui imposer.

C'est ainsi qu'en 1507, le gouverneur ayant eu le dessein de construire une tour à l'embouchure du Golo, les procureurs des *pièves* de Casinca, Orezza, Ampugnani et Casaconi le supplièrent de renoncer à ce projet, alléguant la pauvreté des habitants de ces contrées.

Comment concilier ces documents irréfutables des archives de la Corse avec ce passage de *l'Art antique en Corse* :

« On devine ce qu'il a fallu de volonté, d'ingéniosité pour élever ces murs qui gardent à défaut de richesses artistiques, la vieille puissance d'une race vouée pendant des siècles à la plus noble des tragédies. »

Les capitaines commandant ces petites vigies-forteresses étaient nommés pour 2 ou 3 ans, par le gouverneur, au traitement de 200 à 250 livres par an. Au moment de leur prise de possession leurs prédécesseurs leur remettaient armes et munitions et les faisaient reconnaître par les 3 ou 4 hommes qu'ils avaient sous leurs ordres.

(1) Cf. Chap. X des *Statuti criminali dell'isola di Corsica*.

Outre les frais de la construction, les habitants du territoire protégé par les tours payaient un impôt pour le salaire des gardiens et c'était encore un commissaire nommé par le gouverneur qui en opérait la répartition. Nous pourrions emprunter d'autres détails à l'excellent travail de M. de Fréminville, mais ceux-ci suffisent pour montrer quels étaient le fonctionnement de l'administration et la véritable destination de ces monuments qui méritent d'être conservés pour les souvenirs historiques qu'ils évoquent.

La figure énigmatique de ces altières sentinelles, survivantes muettes d'une époque où l'odieuse domination génoise asservissait la Corse tout en défendant son accès, est bien propre à rappeler les souffrances séculaires endurées par ce peuple héroïque.

Les lecteurs de la *Revue* ne regretteront pas d'avoir, avec nous, pénétré leurs secrets, guidés par le savant archiviste de la Corse.

Aug. CLAVEL.

ETUDES HISTORIQUES

Lettre de Buonaparte à Matteo Buttafuoco

Député de la Corse à l'Assemblée nationale.

Le 30 novembre 1789, l'Assemblée nationale, qui venait de déclarer que la Corse serait, désormais, partie intégrante de l'Empire français, décida, sur la proposition de Mirabeau, que les corses qui, après avoir combattu pour la défense de la liberté, s'étaient expatriés, pourraient rentrer dans leur pays pour y exercer tous les droits de citoyens français. Ainsi, Pascal Paoli qui, depuis plus de vingt ans s'était retiré à Londres, se mit en route vers la Corse ; le 17 juillet 1790, il débarqua à Bastia parmi l'enthousiasme populaire. Le Roi, l'Assemblée nationale et le peuple corse l'investirent du commandement en chef des milices de l'île et du soin d'y organiser l'administration civile. En sa qualité de Président de l'Assemblée départementale, il réunit à Orezza l'assemblée électorale. Aussitôt, une opposition se fit jour, qui avait à sa tête Matteo Buttafuoco, député pour la noblesse. Celui-ci l'accusa à la tribune de l'assemblée nationale de vouloir supplanter sa volonté à celle de l'Assemblée et répandit dans l'île, à un grand nombre d'exemplaires, un pamphlet où il le traitait de « charlatan politique ».

L'Assemblée d'Orezza protesta par un vote de flétrissure qui dénonçait, comme traître à la patrie, Buttafuoco.

L'homme qui est allé jusqu'à souiller du poison de la calomnie le Président de l'Assemblée départementale ; qui, rassuré par la

distance de trois cents lieues, lui envoie le défi et la menace dans des écrits incendiaires ; qui outrage impunément celui dont les représentants de la France ont honoré la vieillesse et qu'ils ont ramené de la terre d'exil.

* *

Napoléon Bonaparte pensa qu'il devait se faire l'interprète du peuple corse. Il était alors lieutenant au régiment d'artillerie de la Fère et, depuis la fin septembre 1789, il se trouvait en congé en Corse. Il y avait joué un rôle très actif, à la tête des clubs et des mouvements révolutionnaires, à Bastia et à Ajaccio où, le 25 juin 1790, il fit incarcérer les fonctionnaires français. Dans la maison de campagne des Milelli, résidence d'été de la famille Bonaparte, sise à trois kilomètres environ d'Ajaccio, dans la vallée de Saint Antoine, il écrivit le pamphlet qu'il intitula : Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco, député à l'Assemblée nationale, et data : « De mon cabinet des Milelli, le 23 janvier l'an II (1791).

* *

Avant d'en prendre le texte, il n'est pas sans intérêt d'esquisser ce que fut Buttafuoco ; ceci l'éclairera. Dans l'histoire de la Corse qu'ennoblissent de si hautes figures, la sienne n'est pas d'un héros. Né à Vescovato, en 1731, il entra, dès l'âge de 8 ans, dans le régiment français, le « Royal-italien », où son père servait comme capitaine. Il était lui-même capitaine aide-major, lorsque, en 1764, la Corse se souleva contre Gênes ; il écrivit, alors, à Jean-Jacques Rousseau pour qu'il donnât à ses compatriotes une constitution politique. Il se signala ainsi à Paoli qui le tint pour un patriote et le chargea de le représenter dans ses rapports avec le cabinet de Versailles au sujet de l'intervention française que Gênes réclamait ; mais il encouragea Choiseul qui formait le dessein d'annexer l'île. En 1765, il était nommé colonel du « Royal-Corse » que le Roi rétablissait : lorsque, en 1768, le corps expéditionnaire français débarqua en Corse, il accompagna le Marquis de Chauvelin qui le commandait. Avec quelques amis et des français il se lança sur Vescovato d'où les Corses le délogèrent. Il servit, ensuite, dans les rangs français. C'était trahir. Il en fut payé. Il reçut le titre de Comte, la propriété d'un régiment de son nom, une pension de 8.000 livres, la concession exclusive de la pêche de l'étang de Biguglia et de la rivière du Golo, enfin en 1781, il devint maréchal des camps et armées du Roi. Après les journées révolutionnaires, il fut nommé député pour la noblesse et fit échec aux sentiments démocratiques et aux idées d'indépendance de ses compatriotes. Le retour de Paoli lui apporte de redoutables inquiétudes ; il intrigue contre lui et l'outrage.

Bonaparte réplique. Sa lettre comprend quatre parties. Après un court exorde où il expose que Buttafuoco est l'objet de l'indignation générale, il rappelle qu'il entra de bonne heure, au service de la France et revint en Corse, pour y voir ses parents, lorsque Paoli y eût érigé le gouvernement national et assuré l'union, la paix et la liberté. Paoli

« sans cesse entouré d'enthousiastes ou de têtes exaltées, ne s'imagina pas que l'on pût avoir une autre passion que le fanatisme de la liberté et de l'indépendance, »

mit en lui sa confiance et le fit nommer pour traiter à Versailles.

« M. de Choiseul vous vit et vous connut : les âmes d'une certaine trempe sont d'abord appréciées. Bientôt au lieu de représentant d'un peuple libre, vous vous transformâtes en commis d'un satrape, vous lui communiquâtes les instructions, les projets, les secrets du cabinet de Corse ».

Au reste, Buttafuoco n'aspire pas à être un Caton ni un Catinat, il est de ceux qui pensent que :

« Celui qui peut avoir de l'argent sans en profiter, c'est un niais. Or M. de Choiseul, qui était très libéral, ne vous permettait pas de lui résister, lorsque surtout votre ridicule patrie vous payait de vos services, selon sa plaisante coutume, de l'honneur de la servir ».

M. de Chauvelin et vingt-quatre bataillons débarquent en Corse ; Buttafuoco suggère à Choiseul, qui ne lui tait pas ses inquiétudes, de lui envoyer quelques millions.

« Comme Philippe prenait des villes avec sa mule, vous lui promîtes de tout soumettre sans obstacle... Aussitôt dit, aussitôt fait et vous voici repassant la mer, jetant le masque, l'or et le brevet à la main, entamant des négociations avec ceux que vous jugeâtes les plus faciles ».

Mais il se trompe.

« Le faible fut bien ébranlé, mais il fut épouvanté par l'horrible idée de déchirer le sein de la patrie ».

Il se propose de faire venir le « Royal-Corse », mais il se trompe encore ; les officiers protestent et menacent de renvoyer leurs brevets plutôt que de trahir. Alors, à la tête de quelques amis et d'un détachement français, il se jette sur Vescovato, mais il en est chassé par Clément Paoli.

« Les français, battus malgré leur or, leurs brevets, la discipline de leurs nombreux bataillons, la légèreté de leurs escadrons, l'adresse de leurs artilleurs, défaits à la Penta, à Vescovato, à Loretto, à San Nicolas, à Borgo, à Barbaggio, à Oletta, se retranchèrent excessivement découragés. L'hiver, le moment de leur repos, fut pour vous, Monsieur, celui du plus grand travail ; et vous ne pûtes triompher de l'obstination des préjugés profondément enracinés dans l'esprit du peuple, vous parvîntes à en séduire quelques chefs auxquels vous réussîtes, quoique avec peine, à inculquer les bons sentiments, ce qui, joint aux trente bataillons qu'au printemps

suisant, M. de Vaux conduisit avec lui, soumit la Corse au joug, obligea Paoli et les plus fanatiques à la retraite ».

Des patriotes, les uns sont morts en défendant leur indépendance, les autres se sont expatriés.

Mais un grand nombre n'avait pu mourir ni fuir. Ils furent l'objet des persécutions.... Au milieu de ce désastre général, au sein des cris et des gémissements de cet infortuné peuple, vous, cependant commençâtes à jouir du fruit de vos peines : Honneurs, dignités, pensions, tout vous fut prodigué.

Mais il ne suffit pas à Buttafuoco d'avoir aidé à forger des chaînes à sa patrie, il veut l'assujettir au régime féodal.

Bonaparte en arrive au moment actuel.

L'atroce militaire, l'impertinent robin, l'avidé publicain,

dominent la Corse et l'accablent, et Buttafuoco s'unit à eux pour résister à l'esprit révolutionnaire. On décide que le député de la noblesse sera nommé dans une assemblée composée seulement de vingt-deux personnes : il ne s'agit que d'obtenir douze suffrages ;

« Menaces, promesses, caresses, argent, tout fut mis en jeu ; vous réussîtes ».

Arrivé sur le continent, Buttafuoco s'y manifeste fervent royaliste et, avec le concours de ceux qui oppressent la Corse, il essaye de faire croire que tout changement dans son gouvernement contrarierait le vœu des insulaires. Bonaparte évoque les événements qui se déroulent dans l'île. Ajaccio forme sa garde nationale et organise son comité. Buttafuoco fait nommer Gaffori, son beau-père, commandant en second dans l'île, qui est envoyé d'urgence à Ajaccio. Le 31 octobre 1789, les municipaux d'Ajaccio rédigent une adresse à l'Assemblée nationale où ils attirent son attention sur l'état misérable de la Corse, Bastia prend les armes.

« Peu de jours après, la Corse est intégrée à la France, Paoli, rappelé.... »

Maintenant, Bonaparte invective contre Buttafuoco qui trahit sa patrie ;

« Pour un peu d'or, l'on vous vit, le fer parricide à la main, entre-déchirer ses entrailles.... Dans la décrépitude de la vieillesse et de la misère, dans l'affreuse solitude du crime, vous vivrez assez longtemps pour être tourmenté par votre conscience. Le père vous montrera à son fils, le précepteur à son élève, en leur disant : « Jeunes gens, apprenez à respecter la patrie, la foi, l'humanité ».

Puis il s'adresse à celle

de qui l'on prostitua la jeunesse, la grâce et l'innocence... femme respectable et infortunée... Hélas ! si vous lui surprenez des

larmes, ce seront celles du remords ; si son sein s'agite, ce sera des convulsions du méchant qui meurt en abhorrant la nature, lui et la main qui le guide !!!

Enfin, il prend à témoins Robespierre, Volney, Mirabeau, Lafayette, etc... auprès de qui ose s'asseoir ce traître.

« Vous serez les premiers à le chasser ignominieusement dès que l'on vous aura instruits du tissu d'horreurs dont il a été l'artisan. »

Bonaparte donna lecture de sa lettre au Club patriotique d'Ajaccio qui l'acclama et en vota l'impression à ses frais ; il reçut du Président, Masseria, une lettre de compliments. Quelques jours après, il s'embarquait pour la France où il rejoignit son régiment à Auxonne, le 11 ou le 12 février 1791. Aussitôt, il s'occupait de faire imprimer la « Lettre à M. Buttafuoco » ; dès que M. J. B. Joly, imprimeur à Dôle, l'eût tirée à cent exemplaires, il la fit passer en Corse.

La « Lettre » fut réimprimée, en 1821, par M. Panckoucke, rue des Poitevins, N° 14, à Paris, dans une édition en cinq volumes des « Œuvres de Napoléon Bonaparte ». L'éditeur la fit précéder d'une préface où il explique qu'elle lui fut communiquée par M. J. B. Joly lui-même qui en gardait précieusement un exemplaire.

« ... Dans un voyage à Dôle (Jura), écrit-il, nous eûmes l'occasion de visiter M. Joly, imprimeur en cette ville, possesseur d'une bibliothèque qui atteste ses connaissances et son bon goût. Nos yeux se promenaient avec complaisance sur les richesses bibliographiques de son cabinet ; ils s'arrêtèrent sur un volume fort mince, qui se faisait distinguer, au milieu d'une quantité de reliures de luxe, par la recherche qui avait été mise à la sienne : c'était la Lettre de M. Buonaparte à M. Matteo Buttafuoco. Nous apprîmes alors, de la bouche de M. Joly, que cette brochure était sortie de ses presses en 1790 ; que Bonaparte, qui était alors lieutenant au régiment de la Fère, artillerie, en garnison à Auxonne en avait revu lui-même les dernières épreuves ; qu'à cet effet il se rendait à pied à Dôle, en partant d'Auxonne à quatre heures du matin ; qu'après avoir vu les épreuves, il prenait, chez M. Joly, un déjeuner extrêmement frugal, et se remettait bientôt en route pour rentrer dans sa garnison, où il arrivait avant midi, ayant déjà parcouru dans la matinée huit lieues de poste » (1).

Châteaubriand juge avec sévérité Bonaparte sur sa Lettre à M. Buttafuoco ; « ... il le traite indignement... », écrit-il dans les « Mémoires d'Outre-tombe ». Peut-être ne sut-il pas les événements qui l'inspirèrent, mais, s'il les connut, on le comprend bien, puisque, au regard de la France, Buttafuoco ne trahit point.

(1) On trouve le texte entier de la « Lettre » dans Yung : Bonaparte et son temps, t. 1^{er}, p. 240-252 et dans Frédéric Masson, Napoléon inconnu, t. II.

Dans la « Vie de Napoléon », Stendhal exprime un sentiment ensemble plus circonspect et plus exact :

« ... C'est un pamphlet satyrique, absolument dans le goût de Plutarque. La donnée en est à la fois ingénieuse et forte. On dirait un pamphlet écrit en 1630 et en Hollande ».

Si l'on veut juger cette œuvre de jeunesse il ne faut pas laisser de se placer au temps où Bonaparte l'écrivit. Le 9 mai 1769, après une résistance opiniâtre, la Corse avait succombé à Pontenovo, et, depuis plus de vingt ans, elle était la proie de militaires enclins aux répressions impitoyables ou de fonctionnaires ignares ou prévaricateurs ; le retour de Paoli ravivait chez les insulaires leurs espoirs d'indépendance, et toujours Buttafuoco se dressait contre eux parmi leurs vainqueurs qui le comblaient de richesses et de dignité. Bonaparte partageait avec eux un amour passionné de la liberté corse, avec eux il admirait et vénérat Paoli. Ainsi, il écrivit à Buttafuoco et sa lettre demeure un témoignage de l'affection qu'il eût pour son île et ses hommes, comme aussi de la part très active qu'il prit dans les faits qui marquèrent cette époque de l'Histoire corse ; elle forme aussi une étape de sa vie intellectuelle. A la rapprocher de ses écrits antérieurs où la période lourde et enchevêtrée rend parfois la phrase incorrecte ou obscure, l'on suit l'évolution qui se fait dans son esprit et sa culture. Ici, la pensée s'affermir, la phrase se dépouille d'impropriétés ou de barbarismes ; ce n'est pas encore le style imagé, nerveux, concis, elliptique à de certains endroits comme un écrit de Tacite, mais déjà brille une étincelle de la flamme qui illumine les proclamations d'Italie, d'Egypte et d'Austerlitz.

LÉON ORDIONI.

Substitut du Procureur de la République à Bordeaux.

ÉTUDES HISTORIQUES

La Corse de 1768 à 1789

Thèse de doctorat par M. Louis Villat.

La Corse a eu, le 21 janvier dernier, les honneurs de la Sorbonne. M. Louis Villat, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon, y soutenait en effet sa thèse de doctorat ès lettres et il avait pris pour sujet « La Corse de 1768 à 1789 » (1).

C'est, à notre connaissance, la deuxième fois que, dans ces dernières années, la Corse a fait l'objet de thèses en Sorbonne. Il y a trois ans, M. Henry Joly, licencié ès lettres,

(1) Voir dans le précédent numéro le compte-rendu de cette importante séance.

poursuivant l'obtention de son diplôme d'archiviste paléographe, prenait pour sujet « L'Expédition de Corse (1553-1559) — Episode de la rivalité franco-espagnole dans la Méditerranée occidentale ». Aujourd'hui, M. Villat qui s'était déjà révélé historien réputé, nous donne une magistrale étude sur la conquête de la Corse par les Français et son assimilation à la nation française entre ces deux dates capitales de son histoire, 1768-1789.

M. Louis Villat est un « continental » jeté en Corse par les hasards de sa carrière universitaire, qui s'est épris passionnément de la Corse, qui s'y est créé des liens de famille et qui ne sépare pas dans ses affections la Corse de la France. Si l'on décernait le titre de « citoyen de Corse » comme on a donné jadis — et même récemment encore — celui de « citoyen d'Athènes » ou « de Rome », M. Villat serait assurément un des premiers à le recevoir et à le mériter.

Les deux gros volumes qu'il consacre aujourd'hui à sa petite patrie d'adoption forment une œuvre qu'on peut considérer comme à peu près définitive. Ils sont le résultat d'une immense lecture et c'est sans exagération qu'on peut dire que M. Louis Villat a connu, lu, analysé, confronté, commenté tous les textes imprimés ou manuscrits qui ont trait à cette époque de l'histoire de la Corse. Il ne nous en voudra pas si nous disons même qu'il a peut-être mis un peu trop de choses dans ces deux tomes et qu'ils manquent un peu d'air. Les chercheurs, les érudits y trouvent assurément leur compte, mais le simple lecteur risque un peu de s'y perdre.

Pour ce qui est des directives que M. L. Villat s'est données, les titres des deux volumes : I — « La Réduction à l'obéissance ». II — « Le Despotisme éclairé et le Don de la Corse à la France », et l'introduction éclairent l'ouvrage et donnent, dès l'abord, l'indication très nette de la pensée de l'auteur.

Comme son beau-frère, M. Ambrosi, cet autre éminent historien de la Corse, M. Louis Villat tient pour une vérité établie par vingt preuves décisives puisées dans les événements eux-mêmes que non seulement la France s'est de tout temps penchée vers la Corse, mais que la Corse elle-même à travers les siècles et les vicissitudes de son histoire, s'est constamment et naturellement tournée vers la France, nation providentielle pour elle, et que son propre génie a puisé aux mêmes sources que le génie français.

Dans certains milieux corses où l'on est passionnément Corse et où l'on est assez tenté — imprudemment à notre avis — d'être uniquement Corse, on a reproché avec âpreté à M. Ambrosi, qui est Corse, d'avoir exprimé ce sentiment. On

fèra sans doute le même reproche à M. Louis Villat, qui ne l'est pas, et on ajoutera — on l'a déjà dit, — qu'il a présenté sous un jour beaucoup trop favorable l'œuvre de la France en Corse dans les trente dernières années de la vieille monarchie. Ce n'est pas notre sentiment. En dépit de quelques à-coups inévitables et d'ailleurs sans grande répercussion, la monarchie française a apporté à la Corse la paix et l'ordre, succédant à des siècles de guerre, d'oppression et d'anarchie. Dans ces seules trente dernières années, elle y a accompli une tâche immense qu'il ne suffit pas de nier pour la rendre inexistante, de même, d'ailleurs, qu'il ne suffirait pas de l'affirmer pour en faire une réalité. Précisément, l'ouvrage de M. Louis Villat, solidement charpenté, bourré de faits et de témoignages, qui ne laisse dans l'ombre ni les faiblesses, ni les fautes, ni même les scandales, n'est pas une affirmation, mais une démonstration éclatante de la sollicitude française pour la Corse, en même temps que de l'attachement, de la reconnaissance et de l'affection que, dès le début de la conquête, la Corse a manifestés pour la France.

C'est d'avoir fait cette démonstration d'une façon aussi brillante, aussi lumineuse, aussi complète qu'il convient de louer M. Louis Villat, et les Corses, comme les Français, — depuis cent cinquante ans, c'est tout un — lui doivent leur reconnaissance pour cette Histoire qu'il vient d'écrire et à laquelle, désormais, il n'y aura plus grand chose à ajouter.

..

L'introduction comporte une description du pays qui explique toute son histoire, pays divisé, morcelé en petits com-partiments enfermés entre de hautes chaînes, sans routes, communiquant seulement par des sentiers de chèvres, bloqués trois mois de l'année par les neiges, vivant d'une vie isolée, farouche, formant une foule de petites républiques luttant les unes contre les autres pour la possession des bonnes terres. Pourtant, M. Villat note avec exactitude que sur cette terre où le relief invite au morcellement, l'histoire a fait « une nation homogène, » « un peuple corse ».

Le premier volume traite, nous l'avons dit, de « la Réduction à l'obéissance ». C'est l'histoire de la conquête et de l'établissement des Français dans l'île.

Le chapitre 1^{er}, consacré au traité de 1768 et à la prise de possession administrative, explique l'attitude du gouvernement français qui, sollicité à plusieurs reprises par les députés de « la nation corse » d'assurer la rédemption et la délivrance de leur patrie, a toujours répondu qu'il ne pouvait entrer dans ses vues de contester la légitimité des droits de Gênes et que ses bons offices ne pouvaient en aucun cas aller

contre « l'autorité légitime de la république ». Il montre ce principe affirmé par le cardinal Fleury en 1738, par le secrétaire d'état Amelot en 1740, par Choiseul en 1752 lorsqu'il rappelle le marquis de Cursay, en 1762 lorsqu'il donne ses instructions à son ambassadeur à Gênes, Boyer de Fonscolombe en 1764, lorsqu'il informe « M. de Paoli, général de la nation corse » que son envoyé, Valcroissant, a outrepassé ses pouvoirs en lui donnant à croire qu'il pouvait « traiter d'égal à égal avec lui en ignorant le souverain légitime, c'est-à-dire la République de Gênes ».

Mais la diplomatie française n'en reste pas moins attentive et vigilante. Les affaires de Corse tiennent une place de tous les instants dans ses préoccupations, et lorsque le fruit est mûr, elle est admirablement préparée à le cueillir. C'est elle, alors, qui se fait « supplier » par Gênes de prendre sa place et, avec une habileté prodigieuse, elle se fait transférer « légitimement » des droits que toutes les puissances européennes, avec elle, ont reconnu, et que, par suite, elles seront hors d'état de contester. Patient négociation où rien n'a été laissé au hasard, où tout, dès l'abord, a tendu au but finalement atteint, véritable chef-d'œuvre de politique qui fait honneur aux ministres qui l'ont ainsi conduite, et qui console un peu des lourdes fautes accumulées au même moment sur d'autres terrains.

Tout ce premier chapitre est fort intéressant. M. Louis Villat y rectifie des erreurs accréditées jusqu'ici par les meilleurs historiens. C'est ainsi que, par un examen serré des articles publics et des clauses secrètes du traité, il fait justice de l'allégation qui veut que Gênes ait « vendu » la Corse et que ce soit le traité de *Compiègne* qui l'ait cédée à la France, alors que le traité du 15 mai 1768 a été signé à Versailles.

Et le chapitre se termine par l'exposé de l'attitude du gouvernement français, en possession du traité, abattant son jeu devant Paoli, lui signifiant — le mot n'est pas trop fort — que c'est désormais lui le maître et qu'on compte bien qu'il aura pour les troupes de S. M. « le respect qui leur est dû. » On assiste à la déconvenue du grand chef corse qui, découvrant trop tard qu'il a été berné, va tenter le suprême effort pour l'indépendance, à celle de l'Angleterre qui, surprise, déçue, essaye avec Boswell ou avec lord Shelburne de pénétrer le « mystère corse », mais que la ferme attitude de Choiseul tient en respect. Et l'on est heureux d'enregistrer, à cinq ans seulement du traité qui nous enlevait l'Inde et le Canada, cette revanche pacifique de la France sur l'Angleterre.

Avec le chapitre II, nous abordons la conquête militaire.

Nous avons vu au chapitre précédent les troupes françaises s'établir dans les places maritimes et Choiseul pensait que la prise de possession du pays ne serait qu'une promenade militaire. Mais en dépit des espérances qu'il avait mises dans les effets des lettres patentes du 5 août qui promettaient de veiller « à la prospérité, à la gloire et au bonheur de nos chers peuples de Corse », il devait être vivement détrompé. Ce chapitre II nous fait assister à cette campagne de Corse marquée d'abord par le désastre français de Borgo, mais qui se termine par l'écrasement des patriotes à Ponte-Novo. Il y a là toute une série de faits connus mais que M. Louis Villat rénove très heureusement par d'abondants détails sur Marbeuf, sur le comte de Vaux, sur la conspiration d'Oletta et le départ de Paoli.

Le chapitre III nous fait entrer dans le vif du sujet que M. Louis Villat s'est plus particulièrement proposé de traiter et de mettre en relief : La France s'employant à assimiler la Corse. Nous assistons aux premiers efforts du comte de Vaux se livrant à l'étude loyale de ce qu'il conviendrait de faire pour apporter à la Corse la paix et la régénération promises. Le mémoire du comte de Vaux est, à cet égard, particulièrement édifiant et il révèle « avec un remarquable esprit d'observation une pensée organisatrice de tout premier ordre et un véritable tempérament d'administrateur ».

M. Louis Villat ne nous laisse toutefois pas ignorer les difficultés de la tâche, les obstacles rencontrés sur la route, les conflits entre ceux qui avaient, à des titres divers, la mission de concourir au même but, témoin les divergences profondes entre les vues du maréchal et celles de son collaborateur l'intendant Chardon. Mais la bonne volonté française est indiscutable. Elle s'entoure de tous les avis, provoque et accueille les opinions les plus qualifiées, mémoire de Buttafoco, mémoire de Sionville, mémoires anonymes même et qui ne sont ni les moins éloquentes ni les moins remarquables, où toutes les questions administratives, agricoles, économiques sont traitées avec une largeur de vues telle qu'à un siècle et demi de distance nous pourrions y puiser des enseignements et y trouver des solutions à bien des problèmes qui se posent encore aujourd'hui.

Comme il faut bien s'y attendre, à la suite des résistances éprouvées et devant la persistance des espoirs d'indépendance, les premières mesures des vainqueurs sont des mesures d'autorité : obligation sous peine de mort de livrer les armes, répression impitoyable des « bandits » qui ne sont au reste le plus souvent que des patriotes irréductibles, chasse aux moines « dont l'espèce, nuisible partout est, de plus,

dangereuse dans cette île » et qui sont, à la vérité, en nombre excessif.....

Mais Choiseul voit au-delà de ce programme répressif. Il a senti l'importance de la Corse pour la France et il a même écrit « qu'il la tient pour plus utile de toutes manières que ne l'était ou ne l'aurait été le Canada ». Il pense qu'il importe avant tout de resserrer les liens qui doivent unir les Corses à la France, et c'est ainsi qu'il crée la Légion corse et le régiment de Buttafoco où les Corses entrent en foule, les Petriconi, les Gassori, les Abbatucci, etc... Les problèmes du repeuplement et de la colonisation, de l'organisation de la justice, du clergé, — dont il fallait briser la résistance, — de la noblesse qu'il fallait organiser pour en faire l'auxiliaire fondamentale de la francisation, sont l'objet des préoccupations constantes du Gouvernement.

Le Comte de Vaux a sa part dans ces mesures que M. Villat analyse et commente longuement. Il semble même qu'il lui ait fait cette part un peu plus importante qu'il ne convient. Le jugement final qu'il porte sur l'administration du « conquérant » de la Corse nous paraît d'ailleurs suffisamment « tempéré » pour nous confirmer dans ce sentiment. « Le comte de Vaux, dit M. Villat, eut la tâche ingrate d'administrer à côté de collaborateurs ambitieux et jaloux dans des temps forcément troublés... La Corse n'a pas gardé un mauvais souvenir de celui qui la soumit par les armes et la gouverna par la douceur et la fermeté... Elle n'attacha pas à son nom la réputation de violence ou d'hypocrisie dont elle entoure... ». Et ces appréciations... mitigées, sont à notre avis les plus conformes à la réalité.

Le chapitre IV traite du premier contact avec « la nation corse » et de l'importante *Consulte* de 1770. C'est l'histoire des débuts du gouvernement de Marbeuf qui, avec Chardon, d'abord, avec Boucheporn ensuite, va avoir la charge de l'administration de la Corse. Marbeuf est d'ailleurs le centre du travail de M. Louis Villat qui nous le montre, dès ce chapitre « doué d'un caractère ferme et intègre, d'un esprit cultivé, prompt et pénétrant, appliqué aux affaires, qui allait trouver en Corse le cadre où devaient se développer les plus éminentes qualités de l'administrateur et du chef. »

Nous avons ensuite une longue analyse de l'instruction de Choiseul du 16 avril 1770 qui devait servir de guide aux commissaires du roi, où toutes les branches de l'activité administrative et de l'économie du pays sont minutieusement envisagées : législation civile, monnaie, commerce, domaine, routes et chemins, cultures, plantations, répression du banditisme, subvention — c'est-à-dire la contribution du pays

aux dépenses publiques — et sur ce point délicat, mais capital nous voyons dans le détail toute une série « d'idées intéressantes, originales, voire même hardies qui, toutes, visent à une imposition équitable, fondée sur la raison et la justice. »

Dans le même moment, interviennent les édits sur la reconnaissance de la noblesse, sur la confection du terrier des domaines du roi. Marbeuf, s'inspirant des directives du pouvoir et aidé de Chardon, administre avec libéralisme et fermeté, s'appliquant, suivant l'expression royale, « à rétablir la Corse dans l'état florissant dont elle jouissait autrefois et de la faire jouir promptement de tous les avantages qu'elle doit se promettre de notre Gouvernement. »

Tout l'ouvrage de M. Louis Villat, nous l'avons dit, tend à cette démonstration que le gouvernement royal s'est appliqué à tenir cette promesse et qu'il y a à peu près réussi. Mais il ne peut passer sous silence les maladresses du pouvoir ou de ceux qui le représentent en Corse et c'est l'objet du chapitre V où l'on assiste à la résistance des Corses au paiement de la subvention, à leurs inquiétudes à la suite de la disgrâce de Choiseul et de son remplacement par l'abbé Terray, ou provoquées par diverses mesures maladroites comme la prohibition de la pêche au corail, par des répressions brutales, par l'arrogance ou l'insolence de certains chefs militaires, par la nomination aux emplois de trop nombreux français tarés ou discutés, alors que les Corses en étaient généralement exclus, etc...

Puis nous assistons à la lutte sournoise, perfide de Narbonne, commandant à Ajaccio, contre son chef Marbeuf, rivalité que facilite le départ momentané du commandant en chef pour Versailles où il est allé plaider la cause de la Corse et éclairer le gouvernement de ses conseils et de l'autorité de son expérience.

Narbonne, qui assure l'intérim, en profite pour se créer en Corse un parti avec lequel il compte bien supplanter Marbeuf. Les péripéties de cette lutte où vingt fois Marbeuf semble bien près de succomber emplissent tout le sixième chapitre. Mais c'est Marbeuf qui finalement triomphe, et, aidé de Boucarneporn, un Lorrain qu'il a eu le mérite de découvrir au conseil du roi et dont il a fait un intendant, il va pendant dix ans mettre « sa sagesse, sa justice et sa prudence » au service de la Corse « pour la régénérer et la rendre plus prospère et plus française ».

M. Louis Villat termine ici son premier volume et il l'a, on peut le dire, conduit de main de maître. Le second sera précisément l'exposé de cette entreprise laborieuse où tout — ou à peu près — était à faire ou à refaire. Nous verrons dans

une prochaine analyse comment la monarchie française s'est acquittée de cette tâche immense et comment la Corse, ayant fait l'expérience française, a, librement et sans esprit de retour, fait le don d'elle-même à la France.

(à suivre).

Emile FRANCESCHINI.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Souvenirs inédits de la vraie Colomba

François de Morati-Gentile, notre regretté collaborateur, que nos lecteurs connaissent par les intéressants articles qu'il publia dans cette *Revue* et par la douloureuse notice leur annonçant sa mort prématurée (1) nous avait écrit d'Egypte que dès son retour en Corse il nous adresserait quelques notes inédites sur Colomba.

La mort qui le frappa au milieu de ses travaux, peu de temps après son arrivée à Murato, ne lui laissa pas le temps d'accomplir son projet, mais il en avait cependant recueilli les premiers éléments.

Avec ses habitudes méthodiques de travail, ne laissant aucun souvenir s'altérer dans sa mémoire, il avait jeté sur le papier quelques courtes notes qu'il se proposait sans nul doute de développer, mais qui, dans leur brièveté, renferment une précision qui leur donne une valeur particulière.

Faisant appel aux souvenirs de sa mère, nièce de l'héroïne qu'elle connut beaucoup et qui, malgré son grand âge, avait conservé une mémoire très fidèle (2), il inscrit au début :

La Colomba de Mérimée était Colomba-Carabelli, épouse Bartoli de Fozzano. Elle avait trois frères, l'un au service des Anglais les deux autres dans l'armée napolitaine. Un de ces derniers, rentré en Corse en 1815, joua dans l'affaire de Pizzo un rôle qui le fit soupçonner. Ce soupçon a été confirmé par l'attitude du préfet Pietri qui refusa de le voir, bien qu'il fût son parent.

Parmi ces brèves notes, reproduites à titre purement documentaire, il convient d'en négliger qui nécessiteraient des commentaires, mais retenons un fait important que les biographes de Colomba, depuis Max Kuttner, Valfori, etc. ont rapporté différemment, et dont F. de Morati-Gentile établit une version définitive :

(1) Voir *Revue de la Corse*, N° 26 (Mars-Avril 1924).

(2) La douleur causée par la mort de son fils la conduisit dans la tombe un mois après lui.

Voici ce que je tiens de ma mère qui connut l'héroïne, sa tante :

Les Durazzo, ennemis des Bartoli-Carabelli, faisaient construire une tour crénelée devant la maison de leur adversaire. Colomba, sachant le but de cette construction, somma le maçon qui y travaillait de n'avoir pas à continuer. L'ouvrier passa outre. Colomba descendit alors dans son jardin attendant à la tour et se mit à allaiter son enfant après avoir caché un fusil sous une meule de foin. Elle répéta son injonction au maçon et finalement lui lâcha le coup. Elle replaça tranquillement l'arme sous le foin et continua à allaiter le bébé. On accourut au bruit de la détonation, le maçon blessé fut chevaleresque et la gendarmerie intervenue ne comprit goutte à l'affaire.

Comme on le voit, tout l'intérêt de ce drame est condensé en quelques lignes comme dans celles qui suivent :

Colomba racontait simplement et tranquillement, les aventures tragiques de sa vie. Ma mère lui lut un jour le roman qui devait l'immortaliser. Elle traita de fable le récit de Mérimée disant de ce dernier : « Je m'en souviens, c'était un grand diable assez drôle avec ses bras et ses jambes sans fin ; il aimait les femmes mais ne m'en dit jamais rien... »

Dans une de ses lettres, notre regretté collaborateur nous apprend que cette lecture fut faite à Colomba, qui était illettrée, vers 1854.

Quelques lignes finales dépeignent le caractère de Colomba et montrent avec quelle énergie farouche et soutenue elle prit part à cette sanglante vendetta.

Au contraire de ce qu'affirme Valfori, Colomba n'a jamais aimé la chasse, mais elle courait souvent dans le maquis où se trouvaient ses frères obligés de tenir la campagne à cause de leurs ennemis Durazzo.

Ne se fiant à personne pour leur porter des vivres et des munitions, elle ne manqua pas un seul jour pendant de longs mois, de faire cette course, dépitant gendarmes et ennemis.

Telles sont ces quelques notes, entièrement inédites, que notre regretté collaborateur se proposait de compléter et développer en y ajoutant d'autres souvenirs de sa mère. Non seulement elles ont la valeur de l'inédit, mais elles émanent directement d'un témoin qui eut de longues relations avec l'héroïne, sa tante, avantage que n'ont pas la plupart des récits des biographes de Colomba.

F. de Morati-Gentile avait formé le projet de faire suivre ces souvenirs par la révélation d'un certain nombre de lettres de Mérimée, adressées à ses ascendants et jusqu'ici inconnues. Grâce à la veuve de notre collaborateur, respectueuse des intentions de son regretté mari, nos lecteurs auront la primeur de cette publication dans notre prochaine livraison.

A. C.

LA CORSE MILITAIRE

Les Cousins de l'Empereur

sous le Commandement du Général baron de Coëhorn

par Xavier POLI (1)

Il faut sortir de cet enfer. Coëhorn donne l'ordre de faire surveiller les abords du château par un détachement et entraîne ses hommes à l'attaque des Autrichiens.

Cependant le château, les maisons des hauteurs escarpées situées en arrière, se garnissent de fusils et de canons. Masséna estime à 40.000 hommes les forces déployées devant lui ; il comprend que la brigade Coëhorn est perdue, et avec elle la possession du pont, s'il ne lui fait promptement porter secours (2). Il engage donc au fur et à mesure de leur arrivée les brigades Lesuire et Ficatier.

Ces renforts permettent au général Coëhorn de s'étendre peu à peu et de gagner les hauteurs d'Ebersberg.

Revenu de sa surprise, le général Hiller s'aperçoit qu'il n'a devant lui qu'une seule division ; il prononce une contre-attaque vigoureuse avec dix bataillons et deux régiments de cavalerie. Les colonels Salmon et Lendy, le commandant Morandini défendent bravement le terrain conquis. « Les cours, les jardins, les clôtures sont disputées avec acharnement et chaque haie prise et reprise devient l'objet d'un combat meurtrier. »

La situation est critique ; il n'est pas une heure et toutes les forces disponibles de Masséna vont en ligne.

Pendant qu'une compagnie de Tirailleurs Corses continue le feu, la brigade Coëhorn redescend les pentes de la ville et, sans se désunir arrive sur la place du pont « dont plusieurs maisons étaient occupées par des soldats ennemis qui tiraient des coups de fusil par les croisées » (3). Malheureusement l'arrière-garde des tirailleurs débordée par les Autrichiens, exposée au feu des deux adversaires était taillée en pièces.

« Dans cet enfer, je faillis cent fois être foulé aux pieds, écrit le commandant Morandini, blessé grièvement. Je dois la vie au lieutenant Spoturno qui me protégea de son corps.

Exténué et perdant mon sang, je fermai les yeux pour ne pas voir le tombeau de mon bataillon. Le capitaine Mattei gisait à mes côtés, grièvement blessé, quand nous fûmes relevés par les Autrichiens qui nous traitèrent avec humanité. »

(1) Fin. — Voir précédents numéros : 30 et 31.

(2) Buat, I p. 113. — (3) de Moreton de Chabrillant.

Les tirailleurs qui échappèrent au massacre furent faits prisonniers de guerre.

Dans cette situation critique, Claparède s'installe à l'extrémité de la rue où débouche le pont, dans une maison fortement occupée et, par un feu nourri, empêche les Autrichiens de réoccuper la place.

Le général Coëhorn avec un détachement de tirailleurs corses et de tirailleurs du Pô occupe l'entrée du pont et contraint les grenadiers qui se retiraient en désordre à rester sur la rive droite de la Traum. (1)

Depuis trois heures, la division Claparède résiste opiniâtrement à des forces six fois plus élevées que les siennes. Ses pertes étaient considérables. Vers deux heures, elle ne tenait plus que les maisons les plus voisines du pont. C'est alors que la brigade du général Legrand fait enfin son apparition. Celui-ci « calme et fier dans le danger et portant sur sa belle et mâle figure l'expression de ses qualités guerrières » (2) aborde le pont. Le général Biré que ses escadrons retiennent sur la rive gauche de la Traum, s'avance vers le général pour lui donner des explications sur le combat : « Hé ! faites moi place d'abord, vous me conseillerez plus tard, nous ne sommes pas ici pour faire des phrases » (3).

Une fois de plus, le pont de la Traum est franchi au pas de course ; le 26^e léger se porte sur le château ; dirigé par le général Ledru et le colonel Pouget, le 18^e s'efforce de déborder le village par l'Ouest et le Sud. L'entrée en ligne de la division Legrand permet à Claparède de reprendre l'offensive. Après un combat acharné, les hauteurs et le château sont enlevés par la brigade Ledru. Les Autrichiens se replient derrière Ebersberg. Ils y sont poursuivis et là, avec fureur de part et d'autre, se livre un combat acharné, longtemps incertain.

« — Pendant que ceci se passait au dessus du château, la petite ville d'Ebersberg était foudroyée à coups d'obus par les Autrichiens. Les flammes nous incommodaient de toutes parts et notre position n'y était pas tenable. On voulait éviter de monter par le sentier long et difficile du château, et il ne nous restait d'issue que la porte de Vienne. Cette porte, où le chemin passe sous une voûte de plusieurs arcades, n'ayant que la largeur d'une voiture débouche au pied des hauteurs escarpées couvertes par des jardins clos par des haies derrière lesquelles les Autrichiens étaient en bataille. Ces troupes, ainsi embusquées, tiraient à mitraille et presque à bout portant sur les têtes de colonne qui sortaient au pas de charge par cet étroit défilé. Ici dut se renouveler une scène plus terrible encore que celle qui venait d'avoir lieu au passage du pont.

(1) Pelet, II p. 210. — (2) Thiers. — (3) Lejeune, 298.

« La rue, assez large aux abords de cette porte, était en feu, et les brandons enflammés tombaient sur les blessés autrichiens qui tâchaient de se sauver. Cependant Coëhorn, n'ayant pas le choix du terrain, y réunit sa tête de colonne, fait croiser la batonnette, commande l'assaut des jardins et passe sur le corps de tous ces malheureux qui gênaient sa marche. Au cri des « En avant ! » que tous répètent en marchant, nos braves s'élancent au pas de course et en ordre, jusqu'au delà des arcades où le premier rang reçoit mille coups de fusil qui ne laissent pas un homme debout ; le second rang monte par dessus et il est encore renversé.

« La même ardeur anime tout ce qui suit, le même cri se fait entendre : En avant ! En avant ! Vingt rangs tombent successivement sans arrêter la marche de ceux qui les pressent par derrière, ayant eux-mêmes à se garer des flammes ardentes auxquelles ils cherchent à échapper en gravissant cet affreux encombrement de morts et de blessés. » (1).

Le combat n'était pas fini :

« Lorsque j'ai voulu sortir du village, j'ai trouvé 30.000 hommes placés dans les positions les plus avantageuses, ayant derrière eux, suivant le rapport des officiers prisonniers, une réserve de 20.000 hommes. » (2)

La lutte continue toujours acharnée. La situation est toujours critique : sur notre ligne de retraite, le château, la ville et spécialement les maisons contiguës au pont ne forment plus qu'un immense brasier ; le pont lui-même menace de brûler et il faut dégarnir une partie du tablier de ses madriers.

« Il était impossible de faire retraite et de recevoir du renfort. Les Autrichiens, avec tant soit peu de résolution, devaient prendre toute ma brigade et tout ce qui restait des grenadiers de Claparède mais notre audace les avait démoralisés au point que leurs officiers ne pouvaient plus les décider à prendre l'offensive. » (3)

De notre côté, au contraire, les pertes terribles de la journée n'ont pas lassé la ténacité de nos troupes. La division Claparède continue sa vive attaque et « emporte toujours de vive force, le plateau qui se trouve en arrière et à droite du village (4) » Il marche ensuite contre les défenseurs du bois qui borde la route d'Enns, au moment où toute l'armée autrichienne s'avancait en grande hâte pour gagner cette route. Sa retraite n'est bientôt qu'une déroute.

« Une compagnie de *Tirailleurs corses* dans la poursuite, fit à elle seule sept cents prisonniers. » (5)

(1) Lejeune, p. 300.

(2) Claparède à Masséna, 3 mai 1809, dans Saski III, p. 134.

(3) Lettre du général Leduc, 14 mai 1809 dans Saski III, p. 141.

(4) Claparède à Masséna, 3 mai 1809.

(5) Victoires et conquêtes, XXV, p. 105.

La nuit mit fin au combat. Claparède s'efforça alors de rassembler sa division sur le plateau d'Ebersberg, la gauche appuyée à la route d'Enns. Une compagnie des tirailleurs corses qui se trouvait sur les talons de l'arrière-garde ennemie, fut rappelée et les débris du bataillon vinrent se réunir à la brigade Coëhorn.

Vers huit heures, l'Empereur arriva sur le champ de bataille. En débouchant de la porte de Vienne,

« les jambes de nos chevaux s'enfonçaient dans une boue de chair et de sang humain, encore chaud, nous éprouvâmes un vif sentiment de dégoût et d'horreur dont je n'ai jamais pu perdre le souvenir. La rue était couverte de corps hideux à moitié brûlés : et il nous fallait repousser par un cruel amour de la victoire, le besoin de pleurer le malheur de ne l'avoir obtenue qu'en la payant si cher. Comparativement à l'espace retréci sur lequel a eu lieu cette affaire, elle a été la plus sanglante de toutes celles de nos guerres. »

Napoléon était navré de douleur (1) Il donna les ordres les plus pressants pour relever les blessés, et chargea le lieutenant de Castellane, un de ses aides de camp, de reconnaître les morts.

« Les soldats, écrit celui-ci, avaient tenu des chandelles et m'éclairaient pour voir les numéros des régiments. »

Les Corses ne pouvaient s'en remettre à personne du soin de relever les leurs ; leur bataillon était une famille au sens propre du mot. Ils passèrent la nuit à la recherche de leurs parents et de leurs camarades. Le lieutenant André raconta plus tard à son oncle le commandant Morandini qu'il avait passé la nuit à sa recherche.

« Une lanterne à la main, il cherchait un cadavre quand on vint le prévenir que le général Claparède avait envoyé un aide de camp avec l'ordre de rassembler le bataillon et de l'envoyer aux avant postes, mais l'Empereur était intervenu en disant : « Laissez les Corses ramasser leurs morts et leurs blessés. Ils se sont conduits en braves. Je suis bien content d'eux. Il donna deux jours de repos au bataillon. Le général Coëhorn me signala à l'attention de l'Empereur, mais la jalousie du Sénateur C... m'empêcha d'être nommé major. » (2)

De son côté, l'Empereur très ému des événements de la journée se jeta à côté du général Mouton, sur un lit de paille et passa la nuit au bivouac, au milieu de ses enfants, comme un père qui, dans ses chagrins, ne trouve d'adoucissement à ses peines que dans sa famille. Les braves soldats de la division Claparède se sentaient eux-mêmes consolés de la perte

(1) Marbot. II, 147. Pelet, III, 276. Légeune, 302. Dire qu'il se trouve encore des écrivains humanitaires pour accuser l'Empereur de dureté et d'indifférence ! X. P. — (2) Morandini.

de leurs camarades, en voyant leur Empereur à côté d'eux, partager la même couche de paille, leurs fatigues et leurs privations.

L'incendie de la jolie petite ville d'Ebersberg continuait au pied de la montagne ; on employait les prisonniers à l'éteindre. La nuit était calme et belle ; la pleine lune éclairait les jardins. Des milliers de feux de bivouacs entourés de causeurs étaient très rapprochés les uns des autres. Les bords des haies, des arbres, des postes, des clôtures de jardins, leurs kiosques, leurs jolis pavillons, enfin tout ce qui était combustible alimentait ces feux, brûlait en pétillant vivement et nous faisait oublier en nous chauffant l'absence du souper qui nous aurait sans doute provoqués au sommeil. Jamais je crois aucune fête nocturne ne fut plus illuminée, aucun bivouac n'entendit plus de ces conversations animées où chacun se félicite d'avoir échappé à telle scène de l'affreux combat de la journée. Coëhorn, Masséna et Legrand étaient les noms que tous répétaient avec admiration. Après quoi, chacun nommait le camarade tombé à ses côtés ; regrettait l'habit ou la manche ou la capote brûlés, le shako perdu et l'explosion de la giberne en traversant les flammes d'Ebersberg. Et les : « As-tu vu ceci ? As-tu vu cela ? » couraient de bouche en bouche, suivis du récit de l'événement » (1)

Le 4 Mai, de bonne heure, l'Empereur fit demander le général Coëhorn pour l'accompagner sur le champ de bataille (2).

« Tout en examinant les positions qui venaient d'être conquises il se faisait expliquer les phases de la lutte. Pendant le récit on voyait son visage ordinairement impassible exprimer tour à tour le regret et l'admiration : le regret pour les nombreuses victimes de cette sanglante journée, l'admiration pour les héros de ce brillant combat. Il félicita en particulier les tirailleurs corses (3) et s'adressant au général Coëhorn il lui donna ce compliment mérité : Ce passage vaut celui du pont de Lodi (4) ».

L'empereur accorda deux jours de repos à la division Claparède pour lui permettre de se reposer et de se réorganiser. Ce séjour dans une ville brûlée était loin d'être enchanteur.

Le lendemain, le 5^e bulletin annonça à l'armée, à la France et à l'Europe entière la vaillance des combattants d'Ebersberg :

« Ce combat est un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir. La division Claparède qui faisait partie des grenadiers d'Oudinot s'est couverte de gloire. L'impétuosité des tirailleurs Corses et des tirailleurs du Pô a fixé l'attention de

(1) Le jeune 302. — (2) Lettre de Coëhorn dans Sabretache.

(3) Mestre p, 251. — (4) Lettre de Coëhorn dans Sabretache.

toute l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ebersberg sont des monuments durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera et dira : C'est ici, c'est de ces superbes positions, de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation, qu'une armée de 35.000 Autrichiens a été chassée par 7.000 Français. »

Un pareil éloge de la part de l'Empereur est un titre de gloire incomparable. Et dire qu'un siècle s'est écoulé sans qu'il soit venu à l'idée des municipalités CorSES de faire graver les paroles impériales sur le marbre ou sur l'airain, en témoignage d'admiration pour la vaillance de nos pères. N'est-ce pas un crime de ne pas conserver intact le culte des aïeux ?

Pour perpétuer la mémoire d'un si beau fait d'armes, l'Empereur chargea Faunay d'exécuter pour le Salon de 1810 un tableau de huit pieds de longueur, sur cinq de hauteur représentant l'attaque d'Ebersberg (1). Le commandant Morandini posa pour ce tableau (2).

La 1^{re} brigade de la division Claparède s'était couverte d'une gloire immortelle et, dans la brigade, les Tirailleurs CorSES s'étaient maintenus au premier rang. C'est avec une légitime fierté que le général Coëhorn pouvait écrire de son bivouac d'Ebersberg :

« Sans compter une colonne forte de 3.000 hommes coupée dont je n'ai pas eu le temps de m'occuper, ma brigade a pris un drapeau, deux pièces de canon, vingt-cinq caissons attelés et fait 1800 prisonniers (3) ».

C'est dans la correspondance de l'Empereur encore plus que dans ses bulletins, qu'il faut chercher son impression et son jugement sur les personnes et les corps constitués. Le 4 Mai, en arrivant à Ems, il écrivait au ministre de la guerre :

« Les deux excellents bataillons de tirailleurs du Po ont beaucoup perdu au combat d'hier ; ayez soin que le général Lacuée leur donne tous les CorSES et 300 hommes de plus des conscrits du Piémont. Ces bataillons ont un esprit excellent. » (4).

Ce trésor de gloire fut chèrement acquis. Les chefs de la 1^{re} brigade avaient donné le bon exemple : Le général Coëhorn avait eu un cheval tué sous lui ; le colonel Lendy commandant la 1^{re} demi-brigade fut blessé ; le commandant Morandini fut également blessé.

La division Claparède avait 72 officiers hors de combat, 34 de la brigade de Coëhorn, 19 de la brigade Lesuir et 19 de la brigade Ficatier.

(1) Rapport de Denon à l'Empereur, 18 août 1809 dans *Sabre-taché* de 1909 p. 443. Le buste de Cervoni fut commandé à Cardelli. — (2) Renseignement de la famille Morandini.

(3) Lettre de Coëhorn du 5 Mai 1809. — (4) Correspondance.

Les Tirailleurs avaient 2 officiers (1) et 23 hommes tués, 8 officiers et 95 hommes blessés (2).

L'empereur, dit Parquin, passa ensuite la revue des troupes et distribua des récompenses : Xavier POLI. (3)

DOCUMENTATION HISTORIQUE

Documents inédits

Concernant la Corse et les Corses en 1815 et en 1816 (4)

Le Général Simon à Gouvion Saint-Cyr

Troubles dans la Balagne où plusieurs personnages vexent et persécutent leurs ennemis personnels qu'ils traitent de « napoléonistes ».

Calvi, 23 Août 1815.

Monseigneur, quelques efforts que j'ai faits, je n'ai pu encore réussir à apaiser les troubles de la Balagne. Messieurs, Montilettini, Fabiani et Pietri se refusent obstinément à entendre aucune raison sous le prétexte qu'ils ne veulent reconnaître aucun des individus employés par l'Empereur.

Le 16 de ce mois, le sieur Pietri s'est posté avec un rassemblement nombreux sur la commune de Lumio. Après avoir attiré dehors le maire et son adjoint, il s'est emparé de la commune, y a vécu à discrétion pendant trois jours et a emmené le maire et l'adjoint en otages après avoir pillé leurs maisons. Ces deux fonctionnaires étaient cependant employés par le Roi.

On assure que ces Messieurs ont décidé qu'une troupe de 700 paysans serait continuellement en mouvement dans l'arrondissement jusqu'à l'arrivée des troupes du continent pour opérer le désarmement de ceux qu'ils appellent les Napoléonistes et qui ne sont autres que leurs ennemis personnels. A la vérité, j'apprends tous les jours que de nouvelles communes ont été visitées par ces messieurs et qu'ils y ont commis des dégâts. Tous les jours il arrive ici des gens qui cherchent

(1) Lieutenants Sebastiani et Epoigney.

(2) Le commandant Morandini, les capitaines Mattei et Cavallini, les lieutenants Peretti, Rocca-Serra et Morelli; les sous-lieutenants Franceschi et Herskenroth.

(3) En terminant cet émouvant récit, qui consacre magnifiquement l'héroïque vaillance du Bataillon des *Tirailleurs corses*, « Les cousins de l'Empereur », rappelons à nos lecteurs qu'il est extrait du manuscrit inédit du 3^{me} vol. de l'*Histoire militaire des Corses*.

Xavier Poli, en nous écrivant : « C'est par miracle que mon manuscrit a échappé aux Boches », avait promis à *La Revue de la Corse* la primeur de cet épisode guerrier qui devint, par une douloureuse fatalité, une publication posthume. — A. C.

(4) *Suite*, voir numéros précédent : 30 et 31.

un abri contre leurs malversations. Une compagnie est organisée à l'Ile-Rousse et y vit aux dépens des habitants. Cependant le reste de la Corse est tranquille.

Il est bien urgent que le nouveau préfet arrive dans son département, ainsi que des officiers généraux et des troupes. Autrement les familles qui ont d'anciennes querelles profiteront de cette circonstance pour se faire la guerre la plus cruelle, et il en résultera des désordres considérables. Je renouvelle à votre Excellence mes instances à cet égard quoique je n'aie plus rien à faire dans le commandement de la division.

Général SIMON (1)

Murat en Corse

I. — BULLETIN DE POLICE. — Toulon, 25 Juillet 1815.

C'est le 20 Juillet que Murat s'est éloigné de Toulon. Il devait d'abord s'embarquer sur un navire marchand. Mais il paraît qu'il s'est retiré, à cheval, vers les montagnes, avec deux personnes seulement. Le reste de la maison l'a quitté.

II. — BULLETIN DE POLICE. — Toulon, 6 Août 1815.

La suite de Murat s'est dispersée. Ses neveux et nièces (frères Bonafoux et duchesse de Corrigliano) se sont dirigés vers Cahors où ils sont nés. Caraccioli (duc della Rocca Romana), le marquis de Giuliano et le général Rosselli ont pris des passeports pour Paris. Quelques personnes pensent que Murat, dont la retraite est encore inconnue, pourrait aussi se porter vers la capitale pour agir secrètement auprès de Wellington, espérant qu'il lui a conservé quelque intérêt.

III. — Détails fournis par le Général Simon. — 11 Septembre 1815

Le maréchal de camp Simon, qui a quitté la Corse pour ne pas prendre part aux troubles que peut produire la présence de Murat, donne les détails suivants. Murat a dû partir de Vescovato le 27 août pour Corte et Ajaccio sous l'escorte de trois cents paysans armés. La disposition des esprits lui est favo-

(1) Edouard-François Simon, né à Troyes le 1 décembre 1769, sous-lieutenant au 1^{er} régiment d'infanterie en 1792, aide de camp de Chancel en 1793 et lieutenant la même année, adjudant général chef de brigade en 1795, chef du 16^e régiment de chasseurs (1797), chef d'état major de l'expédition d'Irlande (1798), général de brigade le 27 juillet 1799, chef d'état major de Bernadotte à l'armée de l'Ouest (1801), destitué (1802), réintégré et admis au traitement, de réforme (1804), remis en activité et envoyé à l'armée d'Espagne (1809), prisonnier de guerre (1810-1814), commandant la 23^e division m^{re} à la fin de mars 1815, mis en non activité le 20 septembre 1815, employé comme inspecteur d'infanterie de 1818 et 1819. Disponible le 1^{er} Janvier 1820, mis à la retraite le 9 août 1826, mort le 13 avril 1827.

nable, et s'il soutient le parti indépendant, il réunira au premier appel une foule de militaires qui ont servi en Italie et tous les bonapartistes encore très nombreux. Si Murat ne prépare point une révolution, il cherche au moins les moyens d'échapper et son projet ne peut être alors que de se jeter dans Gaète.

(à suivre). Arthur CHUQUET, Membre de l'Institut

ETUDES LITTÉRAIRES

L'annu Corsu de 1925 ⁽¹⁾

L'Annu Corsu est rédigé par des poètes, et tout poète est un devin. Ils n'ont pas manqué de deviner le conseil que devait leur donner la *Revue de la Corse*, (2) et la sobre couverture verte de la livraison de Décembre ne portait d'autre titre que *L'Annu Corsu*.

A Cispra, dont le pieux souvenir revient naturellement à l'esprit quand on lit une anthologie corse, avait annoncé, dans son édition, hélas ! unique, de mars 1914 ! qu'elle serait tous les ans plus riche et plus belle. Bien modeste en comparaison, *L'Annu Corsu* annonce seulement qu'il ne veut pas mourir. « Après le précieux concours de nos amis d'Extrême Orient, l'offre récente... d'un Mécène insulaire » l'autorise à espérer une longévité indéfinie, propre à décevoir ceux qui lui « ont fait une sourde guerre ». Puissent les dieux bienveillants favoriser ce vœu si conforme à la nature !

L'innovation la plus frappante de cette 3^e année résulte de l'introduction de pages françaises dans cette anthologie corse. *A. Cispra* avait pris une résolution opposée : ayant publié de beaux vers français de X. Paoli elle se proposait de n'imprimer plus que du corse. Le principe de l'innovation une fois admis, comment ne pas goûter ces pages de P. Bonardi sur son séjour dans la minuscule île de Ré ? « J'ai des remords. Je vis dans une île qui n'est pas la Corse... » Un an auparavant j'étais allé aussi passer l'été dans l'île de Ré, et je m'y étais amusé de tout, sans remords : la Corse n'est pas jalouse, elle sait bien qu'elle sera toujours préférée. Les lecteurs de *L'Annu Corsu 1925* ont eu la primeur du récit de Pierre Dominique « l'Assaut » aussi sobrement cruel que les autres récits des « Chroniques d'une île. » Mais on voudrait tout citer. Lisez, aussitôt après la brève lettre où Claude Farrère s'enorgueillit de son origine corse, l'ardente méditation où Paul Fontana, du rythme grave de la prose, s'élève insensiblement, sans s'en douter, jusqu'à la cadence lyrique du

(1) Voir dans le n° 31 (janvier-février 1925) les notices sur les deux années précédentes de cette publication. — (2) Voir n° 31, p. 6.

vers : « Vérité que nos cœurs toujours sentent d'instinct... » Aucun lettré ne sera insensible à la grâce si ferme des croquis d'Henri Le Bret, littéraires jusqu'à l'excès (1), mais d'une parfaite netteté d'impression qui va de la grandeur, toujours bien fondée, à la mélancolie trop souvent gratuite (2). Les vers que Lorenzi de Bradi attribue au « chanteur de Cynos » n'ont pas la régularité du nombre, que l'on trouve en revanche dans la ligne de prose qui les précède : « Sa voix avait le son d'un instrument orphique. » Pour terminer, un ingénieux sonnet d'E. Ripert sur Cargèse.

Çà et là, dans tous les vides du volume, même au-dessous de ces pages françaises, on lit les proverbes de notre race, les uns réalistes (*Corpu tecchiu anima censula*) ou pratiques (*manghja a gustu toiu e vestiti a gustu di l'altri*) ou intuitifs (*vistu l'omu vist'a raghione*), d'autres plus poétiques ou d'une morale plus fine (3).

L'amitié corse, omniprésente, même la plus lointaine, apparaît groupée en Sociétés de tous pays ou symbolisée par des photographies : l'année dernière nos amis coloniaux étaient représentés par A. Carlotti, cette année par l'énergique figure du docteur Emily d'où la bonté rayonne. Et cette amitié n'oublie pas ses morts (4).

Mais l'essentiel dans une anthologie régionaliste est évidemment la production littéraire. Elle est considérable, malgré d'importantes défections. Les deux premières poésies d'A. Bonifacio sont citées d'après son recueil *Fruiti d'imbernu* mais elles ont, sous ce titre modeste, la saveur des fruits d'automne. L'entretien suivant sur *A lingua corsa e i pueti* est rempli d'enjouement et de sagesse : le poète y parle aussi librement de ses compagnons et de ses détracteurs que Molière dans la Critique de l'École des femmes. Le comique chez lui a toujours un fond d'indulgence : la discussion sur l'origine de la langue corse, puis sur l'origine même du langage, les couplets satiriques prestement tournés à l'éloge de ces poètes

Talentosi, arditi e squaltri

divertissent en instruisant, corrigent sans aigreur, conformément à la plus saine et à la mieux éprouvée des méthodes.

Quoi de plus directement emprunté à l'âme populaire que les récits de prête Gentili ? Mais comme cette naïveté paraîtra savante si on la compare à celle du récit qu'Antone di Lic-

(1) Olmeta-di-Tuda. « A droite une sombre châtaigneraie tamise le soleil qui, çà et là, plaque sur des fougères arborescentes l'éclat d'un argent mat. »

(2) Bastia, route de Teghime, conclusion. — Col de Sorba.

(3) Page 30. — (4) Jean Casale, etc.

ciola donne de la fête de Guagno ! Une sève corse toute différente, mais non moins aimable, circule dans la géorgique d'A-F. Tristani, et dans la drôlerie des réparties de ses paysans.

Pourquoi sur C. Giovoni ne fournit-on aucun renseignement biographique ? A *Canzona di a Vadina* a été défigurée par le typographe (1) et l'auteur n'avait pas adopté l'orthographe rationnelle (2) en faveur de laquelle l'*Annu Corsu* a tant travaillé. Cependant la pièce est d'un pittoresque si naturel, que c'est dommage d'ajouter ces difficultés remédiables aux difficultés propres dont doit triompher le dialecte méridional : celui-ci n'ayant pas comme le corse plus septentrional la terminaison féminine du pluriel, a su se servir du suffixe pour distinguer les jeunes filles des jeunes gens : *ghjuvanotti e ghjuvanetti* (18^e str.) Il y a une fraîcheur analogue dans l'inspiration de J. Simonpoli dont les sixains, plus inégaux mais si sincères par endroits, ont également besoin de rectifications : le 4^e renferme le meilleur vers

U muntesi i si purtava

dont l'harmonie initiale et la douce plainte auraient mérité un meilleur cadre.

Il faut croire que j'attends beaucoup de P. Leca car j'ai toujours des critiques à lui adresser : je trouve une sorte d'affadissement dans son Chant d'amour où l'homme sent son cœur se fondre, dit-il à son amoureuse,

Quandì tu pigli la me manu in la to manu

Les rôles ne sont-ils pas renversés ?

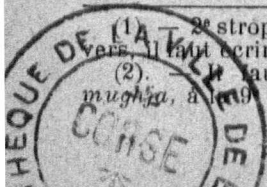
Un poète d'allure aussi classique que J.-P. Lucciardi, qui vient de montrer dans son dernier recueil (*Cose andate*) qu'il n'écrit pas seulement pour une satisfaction éphémère mais pour donner un aspect d'éternité aux objets de ses chants, doit donner l'exemple de la rigueur dans la recherche de la rime, ne pas rimer *primavera* avec *parterra* ni *manera* avec *guerra*, pô avec sô, *benedettu* avec *dilettu*. Dans des vers faits pour être dits (et pas seulement lus), l'assonance, essentielle dans toute diction, ne doit-elle pas compter plus que la rime visuelle ?

Avons-nous abusé de la critique ? Nous en avons assez dit en tout cas pour que nos poètes sachent, vieux ou jeunes, avec quelle exigeante attention, avec quel espoir amoureux le public suit leurs efforts, et y cherche le gage d'une perfection toujours plus haute, qui doit se proposer d'égaliser la beauté même de la patrie.

F. SANTONI.

(1) 2^e strophe, 2^e vers, il faut écrire o et non a ; 3^e strophe, 3^e vers, il faut écrire : *catagni* et non répéter *castagni*. Etc.

(2) — Il faut écrire à la 5^e strophe *s'arregghj*, *lamaghjoni*, *mughja*, à la 9^e *stagnaroni*, à la 11^e *cusgi*. Etc.



Bibliographie de la Presse Corse

(Suite XXI. (fin) — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

Tramontata Fresca e Sana (A) — Pulicciu, umuristicu, satericu e litterariu, (Pugno pro Patria).

Journal hebdomadaire et intermittent fondé à Bastia en 1895, par *Sartu Casanova* et écrit entièrement en dialecte corse; Sigritariu di redazione: *J. B. Marcaggi*. Cette publication parut avec intermittence sous la même direction pendant nombre d'années; On la suivit jusqu'en 1910, on la revit en 1919 etc. *Santu Casanova*, avec une verve humoristique qui ne s'est jamais démentie, y publia de spirituelles critiques ainsi que des poésies biographiques, burlesques et satiriques qui sont restées célèbres dans la littérature corse.

Travail (Le). Journal hebdom. Organe spécial des entreprises de travaux publics, placé sous la direction de *M. A. L. Arrighi*, avec *M. Sampiero Porri* comme rédacteur en chef. Ajaccio. mars 1892.

Travailleur (Le). Organe du prolétariat et surtout du syndicat ouvrier des typographes. Le 1^{er} N° parut à Ajaccio le 22 mai 1904 sur format raisin, 4 pages, 4 Colonnes. Impr. Spéciale.

Tribune (La). Organe de l'Union ouvrière. Publication bi-mensuelle; parut à Ajaccio en 1922-23 sous la direction de *M. Malandri*.

Tribune Corse (La). Publication républicaine, indépendante, fondée antérieurement à Bastia et qui fit sa réapparition en 1893 sous la direction de *M. Charles de Pietri*.

Tribune de la Corse (La) paraissant à Bastia en 1923 sous la direction de *MM. E. Vergne* et *J.-B. Maestracchi*.

Trique (La). Petit Journal bi-mensuel, littéraire et satirique: parut en Août 1868 à Ajaccio et vécut trois mois. Ses principaux rédacteurs anonymes étaient *Rombaldi*, *Mariani* et *Em. Arène*.

Union (L') Journal républicain quotidien. Rédacteur en chef: *Sampiero Porri*; secrétaire de la rédaction: *J. B. Marcaggi*; Correspondant parisien: *Jules Carbone*.

En 1894, ce journal devient bi-hebdomadaire, paraissant le lundi et le vendredi à Ajaccio. Organe des partis gavinistes et casabianquistes réconciliés.

Union Républicaine (L'). Journal quotidien fondé à Paris en Août 1863 par *M. Louis Henrique*. Se transporta plus tard à Ajaccio pour fusionner avec un organe de même nom.

Union Républicaine (L') Réapparition à Ajaccio en Avril 1890, sous la direction de *M. Sampiero Porri*. Organe des républicains de la Corse (Pour la France! Pour la Corse républicaine!).

Union Républicaine (L') « La République aux Républicains ». Grand journal politique quotidien sous la direction de *MM. Sampiero Porri* et *Jules Carbone*; réapparition en Décembre 1896 et 1904. Ce Journal ne fut quotidien que pendant un certain temps — 28 mois, nous indique-t-on — et devint irrégulièrement hebdomadaire.

Ses disparitions et réapparitions successives, au gré des événements politiques, avec de simples modifications dans sa direction et son sous-titre, tantôt quotidien, tantôt hebdomadaire, en rendent la bibliographie très compliquée. Il serait difficile de le suivre jusqu'à dans la dernière période électorale où il fit encore une apparition éphémère.

Union Républicaine (L'). Ce Journal de même titre aurait été fondé à Ajaccio en Avril 1894, pour paraître chaque semaine, sous la direction de *M. Augustin Lusinchi*.

On note sa réapparition en janvier 1909 ayant *MM. Jules Carbone* comme directeur, *Sampiero Porri* comme rédacteur en chef et *Nicolas Marcangeli* comme secrétaire de rédaction, avec le sous-titre: « Radical, Socialiste et de grande information ».

Vautour Chinois (Le) Journal humoristique publié à Ajaccio en septembre 1868.

Ver à Soie (Le) Bulletin de l'Union Séricicole fondé à Bastia en 1900, Impr. Piaggi. Directeur-Gérant: *Lucien Luciani*, Direction et Administration à Francardo. Journal d'abord bi-mensuel 8 p. in-8 colombien sur 2 colonnes avec couverture en couleur.

En 1909 devient mensuel et se transforme en in-8, 16 pages, pour bientôt cesser de paraître.

Vérité (La) Journal annoncé comme devant paraître en juillet 1919, sous la direction de *M. Marc Salini*, pour remplacer *La Matraque*.

Vengeur (Le). Organe du comité républicain de Tavera. Mensuel. Directeur : Dominique Durazzo. 1^{er} N° le 15 février 1909. Ajaccio, Impr. Moderne, raisin 4 p. 4. colonnes.

Vérité (La) Organe indépendant, politique économique et sportif fondé par M. Pierre Guidoni, 29, Boul. Paoli à Bastia en 1922. Journal bi-mensuel (premier et troisième lundi) feuille simple 4 col. impr. Piaggi, le N° 10 cent. Parut irrégulièrement.

Le but du fondateur était de combattre avec acharnement le directeur de la succursale de la Société générale dont il finit par obtenir le départ en février 1923.

Vie Bastiaise (La). Gazette artistique, littéraire et mondaine illustrée par son directeur : M. Victor de Gislain. Rédacteur Vincent de Peretti. Bastia, 1895. Format demi-jésus, 4 pages à 3 colonnes. Impr. spéciale.

Voix des Jeunes (La). Journal littéraire, artistique, sportif et mondain fondé à Ajaccio en 1909, 1^{er} N° le 20 Octobre 1909, dernier N° Juillet 1910. Gérant : M. Bonfante, 1 Boul. Masseria. Impr. du *Petit Corse*. Raisin, 4 p. 4 colonnes.

Voix des Jeunes (La). Organe de l'association catholique de la Jeunesse française, Groupe de la Corse. « Pour Dieu et pour la France ». Direction : 6, rue du Cap à Bastia, Directeur MM. C. Bianchi et F. Bertoni. in-folio Jésus 5 col. bi-mensuel, le N° 0.10 cent. 1^{er} N° le 1^{er} Octobre 1919.

Avec cette 32^e livraison nous terminons la série laborieuse des XXI pages compactes, ou 42 colonnes de petit texte, que la *Revue de la Corse* a consacrées à la nomenclature de tous les journaux Corses ayant paru depuis Paoli jusqu'à ce jour tant dans l'île que sur le continent. Un pareil travail bibliographique nécessitait une documentation spéciale abondante et d'innombrables recherches dont l'aridité aurait rebuté beaucoup de bibliophiles. Aussi nous sommes heureux d'avoir pu mener à bonne fin cette œuvre unique de patience et de persévérance. Il nous faut remercier ceux de nos abonnés qui ont apprécié ce difficile labeur et nous encourageraient à le poursuivre quand des intermittences obligatoires pouvaient faire craindre une interruption.

Nous avions pensé établir en terminant une sorte de « rappel » des journaux parus pendant la longue durée de cette publication, mais nous y avons renoncé en constatant que presque tous n'avaient pas survécu à la période électorale qui les avait vu naître.

Les uns étaient gratuits, d'autres n'acceptaient pas d'abonnements, et il nous a paru inutile de cataloguer ces circulaires électorales déguisées.

Nous espérons avoir réduit au minimum les erreurs ou omissions inévitables dans cette première entreprise qui restera néanmoins une base solide pour les futures recherches de ce genre.

En Souscription :

ANTHOLOGIE des Ecrivains Corses

du XIII^e Siècle à nos jours

par H. YVIA-CROCE

Nombr. grav. plus de 100 portr. & autographes, très fort vol. de 600 pages.

Edit. de luxe : 12 fr. ; orig. numér. : 50 fr.

Envoyer souscription sans aucun versement avant la parut. de l'ouvrage.

NAPOLÉON

par l'image (1769-1821)

154 photographures sur papier de luxe, texte par MOREAU-VAUTHIER

Ouvr. le plus complètem. documenté exceptionnellement avantageux.

Prix : 21. 50 ; franco : 3 f. ; recom. 31. 50

VIENT DE PARAÎTRE :

INDICATEUR CLAVEL

Guide général de la Corse

16^e Année — N° 43 — Eté 1925

édité par les compagnies :

P.L.M.-Fraissinet.-Ch. de fer la Corse avec 4 cartes postales détachables

Prix : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 60

Compte postal de M. A. Clavel, N° 211-44, Paris.

La CORSICA de NOVELLINI

La plus belle allégorie de la Corse, format 80x60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

Œuvre artistique de 1^{er} ordre